



Une fenêtre ouverte sur le monde

# Le Courrier

Juillet 1972 (XXV<sup>e</sup> année) - France: 1,70 F - Belgique: 22 F - Suisse: 1,60 F



## Livre mon ami





*D'un évangélaire irlandais*

## TRÉSORS DE L'ART MONDIAL

68

IRLANDE

Évangélaire celté des premiers siècles de l'ère chrétienne, le Livre de Kells est une des œuvres les plus importantes des moines irlandais. On peut juger de la beauté et de la richesse des enluminures par le détail, ci-dessus, du *Vitulus* ou veau qui, selon la tradition orientale, symbolise l'évangéliste Luc. Actuellement conservé au Trinity College de Dublin, le Livre de Kells date probablement de la fin du 8<sup>e</sup> ou du début du 9<sup>e</sup> siècle. Les lettrines, au début de chaque paragraphe, sont faites d'un entrelacs richement coloré de figures animales ou humaines, luttant entre elles ou déformées par toutes sortes de prouesses acrobatiques. Cette illustration est extraite de « Miniatures Irlandaises », série de 24 diapositives de la collection Unesco « Peintures et Sculptures » (Éditions Rencontre, Lausanne-Paris 1970), ouvrage paru également dans la collection « Unesco-Le grand art en édition de poche », éditions Flammarion, Paris.

JUILLET 1972  
25<sup>e</sup> ANNÉE

**PUBLIÉ EN 12 LANGUES**

<b>Français</b>	<b>Japonais</b>
<b>Anglais</b>	<b>Italien</b>
<b>Espagnol</b>	<b>Hindi</b>
<b>Russe</b>	<b>Tamoul</b>
<b>Allemand</b>	<b>Hébreu</b>
<b>Arabe</b>	<b>Persan</b>

Mensuel publié par l'UNESCO  
Organisation des Nations Unies  
pour l'Éducation,  
la Science et la Culture

**Ventes et distributions :**  
Unesco, place de Fontenoy, Paris-7<sup>e</sup>

Belgique : Jean de Lannoy,  
112, rue du Trône, Bruxelles 5

**ABONNEMENT ANNUEL :** 17 francs français; 220 fr. belges; 16 fr. suisses; £ 1.30.  
**POUR 2 ANS :** 30 fr. français; 400 fr. belges; 27 fr. suisses (en Suisse, seulement pour les éditions en français, en anglais et en espagnol); £ 2.30. Envoyer les souscriptions par mandat C.C.P. Paris 12598-48, Librairie Unesco, place de Fontenoy, Paris.

★

Les articles et photos non copyright peuvent être reproduits à condition d'être accompagnés du nom de l'auteur et de la mention « Reproduit du Courrier de l'Unesco », en précisant la date du numéro. Trois justificatifs devront être envoyés à la direction du Courrier. Les photos non copyright seront fournies aux publications qui en feront la demande. Les manuscrits non sollicités par la Rédaction ne sont renvoyés que s'ils sont accompagnés d'un coupon-réponse international. Les articles paraissant dans le Courrier de l'Unesco expriment l'opinion de leurs auteurs et non pas nécessairement celles de l'Unesco ou de la Rédaction.

★

**Bureau de la Rédaction :**  
Unesco, place de Fontenoy, Paris-7<sup>e</sup> - France

**Directeur-Rédacteur en chef :**  
Sandy Koffler

**Rédacteur en chef adjoint :**  
René Caloz

**Adjoint au Rédacteur en chef :**  
Olga Rödel

**Secrétaires généraux de la rédaction :**  
Édition française : Jane Albert Hesse (Paris)  
Édition anglaise : Ronald Fenton (Paris)  
Édition espagnole : Francisco Fernández-Santos (Paris)  
Édition russe : Georgi Stetsenko (Paris)  
Édition allemande : Hans Rieben (Berne)  
Édition arabe : Abdel Moneim El Sawi (Le Caire)  
Édition japonaise : Kazuo Akao (Tokyo)  
Édition italienne : Maria Remiddi (Rome)  
Édition hindie : Kartar Singh Duggal (Delhi)  
Édition tamoule : N.D. Sundaravadevelu (Madras)  
Édition hébraïque : Alexander Peli (Jérusalem)  
Édition persane : Fereydoun Ardalan (Téhéran)

**Rédacteurs :**  
Édition française : Philippe Ouannès  
Édition anglaise : Howard Brabyn  
Édition espagnole : Jorge Enrique Adoum

**Illustration :** Anne-Marie Maillard

**Documentation :** Zoé Allix

**Maquettes :** Robert Jacquemin

Toute la correspondance concernant la Rédaction doit être adressée au Rédacteur en chef.



1972  
Année  
Internationale  
du Livre

Pages

4	<b>SOUS LE SIGNE DU LIVRE</b> <i>par Julian Behrstock</i>
5	<b>LIVRE, MON AMI</b> <i>par Jorge Enrique Adoum</i>
11	<b>SUR ÉCORCE DE BOULEAU LES LIVRES DE NOVGOROD</b> Photos
12	<b>CE QU'ON LIT AUJOURD'HUI DANS LE MONDE</b> Une enquête de l'Unesco <i>par Edward Wegman</i>
16	<b>LA VIE A LIVRE OUVERT</b> En Tunisie, une expérience après la classe <i>par Chadly Fitouri</i>
18	<b>AUX ENFANTS, LA CLÉ DU MERVEILLEUX</b> Photos
22	<b>RENAISSANCE DE LA PENSÉE ET DU LIVRE ARABES</b> <i>par Philippe Ouannès</i>
26	<b>QUAND LA PAGE PORTE LUNETTES</b> <i>par Howard Brabyn</i>
28	<b>L'ÉTONNANTE MULTIPLICATION DES PRESSES D'UNIVERSITÉ</b> <i>par Maurice English</i>
32	<b>LE DROIT D'AUTEUR ET LE MONDE EN DÉVELOPPEMENT</b> <i>par Georges Ravelonanosy</i>
33	<b>L'ANNÉE INTERNATIONALE DU LIVRE</b>
34	<b>NOS LECTEURS NOUS ÉCRIVENT</b>
2	<b>TRÉSORS DE L'ART MONDIAL</b> D'un évangélaire (Irlande)



### LIVRE, MON AMI

Dans le monde entier des affiches attestent la portée de l'Année Internationale du Livre 1972. Notre couverture — second numéro que nous consacrons à la campagne internationale de l'Unesco pour la promotion du livre — un lecteur absorbé dans son livre, résumé essentiellement les divers motifs graphiques, « Livre, mon ami », communs aux affiches de l'Année Internationale du Livre. Elle est due à Claude Hayon (C.R.P., Paris) et a été réalisée pour le Syndicat français du livre.

UNESCO - 1972 MC 72-2-279 F



Photo Cl. Hayon, C.R.P. Paris

# SOUS LE SIGNE DU LIVRE

par Julian Behrstock

LE premier semestre de l'Année Internationale du Livre s'est à peine écoulé qu'il faut déjà reconnaître son succès. C'est ainsi que plus de cent pays ont mis sur pied des programmes nationaux ; des éditeurs, des auteurs, des bibliothécaires, des libraires, et leurs organisations professionnelles, se sont retrouvés, fait sans précédent, autour des mêmes objectifs, ceux de l'Année Internationale du Livre.

C'est ainsi que des syndicats, des églises, des groupements ou des mouvements de jeunesse invitent leurs membres à participer à des activités liées au livre. C'est ainsi que la presse, la radio, la télévision consacrent nombre d'articles ou d'émissions au livre. C'est ainsi, enfin, que le courrier reçu au siège de l'Unesco témoigne de l'intérêt et de l'appui que le public apporte à cette entreprise.

Cela dit, quels sont les principaux problèmes à la solution desquels s'attache l'Année Internationale ? Tout d'abord, le besoin de livres, si aigu dans certains pays du monde que l'on peut à ce propos parler de véritable « disette ». Ensuite, le nombre insuffisant d'auteurs pour répondre à cette immense faim de lecture. Encore, la difficulté que rencontre le livre à jouer son rôle dans le développement économique et social d'un pays tant que l'habitude de lire n'est pas devenue une seconde nature. Enfin, le contenu du livre par rapport à l'avancement de l'éducation et à la compréhension internationale.

Lorsque la Conférence générale décida, à l'unanimité, de déclarer 1972 Année Internationale du Livre, elle venait de souligner l'importance de

ces quatre problèmes. Ils constituent aussi les principaux centres d'intérêt de ce numéro du « Courrier de l'Unesco ».

Les exemples abondent d'actions entreprises à travers le monde pour répondre à l'initiative de l'Unesco. La Thaïlande distribue gratuitement des manuels aux élèves des zones rurales. La Malaisie et le Rwanda édifient des bibliothèques nationales. Le Brésil installe des bibliothèques publiques dans tous les villages.

Le Dahomey, l'Éthiopie, l'Indonésie, le Kenya et le Népal réunissent des conseils nationaux pour le développement du livre. Le Japon et la République Arabe d'Égypte accueillent des conférences sur le développement régional du livre.

La Fédération Internationale des PEN clubs lance un programme de publications multinationales pour livres d'enfants. De son côté, le Centre de Développement du livre à Tokyo a mis au point un programme de « matériel de lecture », impliquant la publication simultanée, dans plusieurs langues asiatiques, de livres pour enfants. D'autres nations attribuent des prix littéraires ou couronnent des traductions.

Le gouvernement français offre six ouvrages « classiques » à chaque couple marié au cours de cette année. Une fondation aux États-Unis attribue un million de livres à des étudiants et à des bibliothèques d'Asie. La République fédérale d'Allemagne tente d'encourager les habitudes de lecture parmi les élèves en plaçant des affiches dans chaque salle de classe.

Un symposium de l'Unesco se tient à Moscou sur le thème : « Des livres au service de la Paix, de l'Humanité et du Progrès. »

Le Canada suscite une réunion destinée à fonder une Association Internationale des Presses Universitaires. L'Inde a lancé une campagne de dimension nationale sur le thème : « Des millions de livres pour des millions d'hommes », et ce n'est qu'un aspect de la célébration de l'Année Internationale.

Comment expliquer ce soulèvement

L'homme d'aujourd'hui est, pour l'essentiel, le produit d'une culture transmise par le livre, lequel, à son tour, influe sur la culture. Directement ou indirectement donc, l'homme est formé par les livres. A droite, « le Bibliothécaire », œuvre du peintre italien Giuseppe Arcimboldo (1527-1593).

## Livre mon ami

par  
**Jorge Enrique Adoum**

JORGE ENRIQUE ADOUM, poète et essayiste équatorien, a été, en Equateur, professeur de littérature, directeur national de la Culture au ministère de l'Éducation et directeur des éditions de la Maison de la Culture équatorienne. Il fait actuellement partie de la rédaction espagnole du « Courrier de l'Unesco ».

4 JULIAN BEHRSTOCK est, à l'Unesco, directeur de l'Office de la libre circulation de l'information et des échanges internationaux, qui a en charge l'Année Internationale du Livre. Il a organisé la série de conférences de l'Unesco pour le développement du livre en Asie (1966), en Afrique (1968), en Amérique Latine (1969) et dans les pays Arabes (1972). Auparavant, il était rédacteur d'histoire contemporaine pour une encyclopédie américaine.



Photo © collection Skokloster, Stockholm

**R**AY BRADBURY, redoutable prophète (l'un de ses personnages n'errait-il pas dans un parc muni d'un poste radio à transistors, lequel alors n'était pas inventé ?) a évoqué un monde abominable : un régime policier y condamnait le livre à mort. Aujourd'hui, toute fiction exclue, il y a des sociologues, des humanistes, des technocrates pour vaticiner de conserve : selon eux, les moyens modernes de communication étant ce qu'ils sont, le livre se meurt.

Vieille angoisse : car chaque époque a été en proie à l'épouvante, confrontée aux inventions et nouveau-

tés techniques qui pouvaient compromettre la survie de ce qu'elle proclamait culture, sans comprendre qu'il s'agissait là de formes mouvantes d'une culture renaissant d'elle-même.

Quand fut inventé le gramophone (le label de firme, « la voix de son maître », pouvait paraître un peu méprisante) on craignit que l'appareil ne provoquât la fermeture des salles de concert, alors qu'il permit aux grandes œuvres d'être entendues partout, si bien que se multiplièrent des amis de la musique qui n'auraient pu s'initier dans une salle, pour la bonne raison qu'ils n'y seraient point allés.

Quand le cinéma sollicita en un même lieu de rituelles assemblées citadines, on crut du coup que le théâtre allait disparaître. Mais, en fait, depuis qu'existe « l'art du 20<sup>e</sup> siècle », c'est à une rénovation théâtrale que nous assistons, et pour une part grâce à l'emprunt d'une technique cinématographique, laquelle influa également sur la littérature, comme l'attestent les romans de John Dos Passos.

Quant à la radio, si elle s'est d'abord contentée de l'adaptation de textes littéraires, elle a fini par engendrer un genre particulier — où fit merveille le grand talent poétique d'un Dylan Tho-

extraordinaire, cette ferveur et la coloration presque émotionnelle de la plupart des réactions ? Après tout, les livres existent depuis plusieurs siècles et les Années Internationales sont des entreprises aux perspectives si vastes qu'elles tendent presque inévitablement, à revêtir un caractère impersonnel.

Il est difficile de ne mettre en évidence qu'un seul motif. Toutefois une impression s'impose d'emblée : l'Année Internationale du Livre a réveillé un sentiment latent, et bien plus profond que l'on ne pouvait le supposer, de l'importance des livres.

Dans un monde où les livres sont monnaie courante, on a soudain réalisé la signification de la lecture. « Il n'est d'homme ni de femme sachant lire qui ne puisse dire aujourd'hui qu'un livre n'ait, d'une manière ou d'une autre, influé sur sa vie », remarqua un député lorsque le Parlement de son pays proclama l'Année Internationale du Livre.

Opinion personnelle qui reflète le thème constant de nombreuses déclarations, éditoriaux de presse ou messages de nationaux. Monarques, présidents, premiers ministres, ministres de l'Éducation et de la Culture ont noté les effets de la lecture sur le développement de leur propre pays.

Diverses manifestations sont organisées pour 1972. Des foires du livre ont lieu sur tous les continents ; des affiches pour le livre ornent les vitrines des magasins, des librairies ou des kiosques. Un grand nombre de pays édite des séries de timbres commémoratifs, alors que d'autres oblitérent toutes les lettres de flammes au symbole de l'Année Internationale.

Hors les timbres et les affiches, on retrouve ce même symbole de l'Année Internationale sur des couvertures de livres, des en-têtes, des signets et même des sacs à provision, symbole qui présente deux silhouettes, les mains jointes à l'intérieur d'un livre. Adopté dans tous les pays du monde, il est devenu « l'image de marque » de l'Année.

Des organisations internationales non gouvernementales ont aidé l'Unesco lors de la préparation de l'Année Internationale du Livre et ce lien s'est maintenu grâce à la création d'un Comité international de soutien, composé de représentants d'auteurs, d'éditeurs, de libraires et de documentalistes. Lors de ses premières activités, ce comité adopta une déclaration en dix points, énumérant les règles de publication.

A l'ordre du jour dans le monde entier cette Charte du Livre apparaît l'une des plus riches promesses de l'Année Internationale. 1972 pourrait bien marquer un tournant dans la longue histoire du livre en aidant à faire réalité du slogan de l'Année Internationale : *Des livres pour tous.* ■

Photo tirée de Bibliopola, de Siegfried Taubert, Hambourg 1968



LIVRE MON AMI (Suite de la page 5)

**Tant aimé ou tant haï...**

mas. On crut que la télévision évincerait le cinéma ; or, la diminution relative de la production de films est sans commune mesure avec le fabuleux accroissement du nombre de récepteurs de télévision dans le monde.

Les bandes magnétiques ont constitué le matériel de base d'œuvres diverses : qu'il s'agisse de celles, capitales, d'Oscar Lewis, à propos de la culture de la pauvreté, ou d'un roman de Truman Capote (d'après un fait divers), ou des reportages sociaux du Cubain Miguel Barnet. Peut-être n'est-il pas vain d'espérer qu'avec l'électronique la poésie redeviendra ce qu'elle fut, c'est-à-dire essentiellement et originellement chant ; chant que l'imprimé et ses cultures ont réduit au

seul texte, si bien que Mallarmé fut contraint de substituer aux silences des espaces vierges, et aux inflexions vocales des artifices typographiques.

L'avenir du livre inquiète puisque cinéma, radio, télévision, bandes dessinées, journaux, meublent largement les loisirs. Mais il y eut toujours, dans la société, selon les classes, les lieux et les époques, des distractions multiples et variées : sports, contes au coin du feu, visites, jeux de cartes et de hasard, rencontres de club. En revanche, les moyens de communications favorisent la diffusion du livre.

Des romans, en foule, tout jugement de valeur à part, sont devenus des « best-sellers » mondiaux, parce qu'ils ont servi de prétexte à des films à

A gauche, estampe japonaise de Torii-Kiyonobu II, artiste du 18<sup>e</sup> siècle. Dans la partie supérieure du chargement de cette colporteur de livres, on voit un coffret contenant une collection de nouvelles et de romans. Ci-dessous, une scène de « *Fahrenheit 451* », film de François Truffaut, d'après le roman de Ray Bradbury. Livre et film évoquent l'incendie de bibliothèques comme celles de Padoue, Ferrare, Cordoue, Amsterdam, Bruxelles et autres autodafés plus récents. Cette longue et sinistre suite de brûlements de livres remonte à 600 av. J.-C. comme on peut le voir dans le Premier livre des Macchabées : « Ils ont déchiré le livre de la Loi et ils en ont jeté les feuillets dans les flammes. »

Photo © Films du Carosse, Paris



succès. Citons pêle mêle « le Procès » de Kafka, « les Hauts de Hurlevent » d'Emily Brontë, « le Docteur Jivago » de Pasternak, « les Nus et les morts » de Norman Mailer — comme l'œuvre de Shakespeare, à présent populaire et universellement connue.

En France, c'est à un feuilleton télévisé que les quatre volumes de « Forsyte saga » de Galsworthy durent leur réédition en livre de poche. Par ailleurs une série d'émissions consacrées au surréalisme tripla les ventes des ouvrages concernés. Il y a des années déjà, quand Orson Welles était encore l'enfant terrible d'Hollywood, l'adaptation radiophonique qu'il fit de « La guerre des mondes » entraîna la vente des œuvres de son quasi homonyme anglais Herbert George Wells à des chiffres qu'atteignent les journaux à grand tirage.

En regard des prédictions pessimistes, il s'avère donc paradoxal que

pour la seule année 1970 plus d'un demi-million d'ouvrages ait été édité à travers le monde, la plus grande partie en Europe, en URSS et aux Etats-Unis où les modernes communications de masses sont justement les plus étendues puisqu'elles témoignent de l'essor économique et culturel dans ces régions. Alors que pour cette même année quinze mille ouvrages seulement ont été publiés en Amérique latine, laquelle compte près de deux cent quatre-vingts millions d'habitants.

En dépit de ses contradictions, qui vont s'exaspérant, et de problèmes d'ensemble qui s'aggravent, notre époque n'est pas pire que les précédentes. Au cours de ces vingt dernières années, huit cent millions d'adultes ont appris à lire ; ils s'ouvrent à l'écrit et le livre s'auréole, à nouveau, de ses prestiges originels. Que ce fût la « Thora » des juifs, la « Bible » des chrétiens, le « Coran » des musulmans,

le « Popol Vuh », ou le « Livre des Livres de Chilam-Balam », des Indiens Mayas-Quichés, le livre était investi d'un pouvoir unique et maintenait d'âge en âge quelque chose de sacré.

Il garde toujours ce rôle. Quand ils soignaient avec vigilance leurs papyrus pour leur épargner les ravages des insectes et de l'humidité, les Egyptiens pensaient sans doute à nous ; tout comme ont pensé aux hommes de demain les pays qui ont entrepris solidairement la restauration et la sauvegarde des documents endommagés lors des inondations de Florence, noble tâche s'il en fût.

Les livres étaient sacrés à double titre : spirituel et matériel. Dans un traité d'éthique de la dynastie Yuan (1297-1367), le « Tableau des mérites et démérites en avertissement au monde », jeter un morceau de papier portant écriture valait cinq mauvais points, et lire un livre les mains sales,

trois mauvais points. Notons que causer mort d'homme valait mille mauvais points, et boire jusqu'à l'ébriété, un seul.

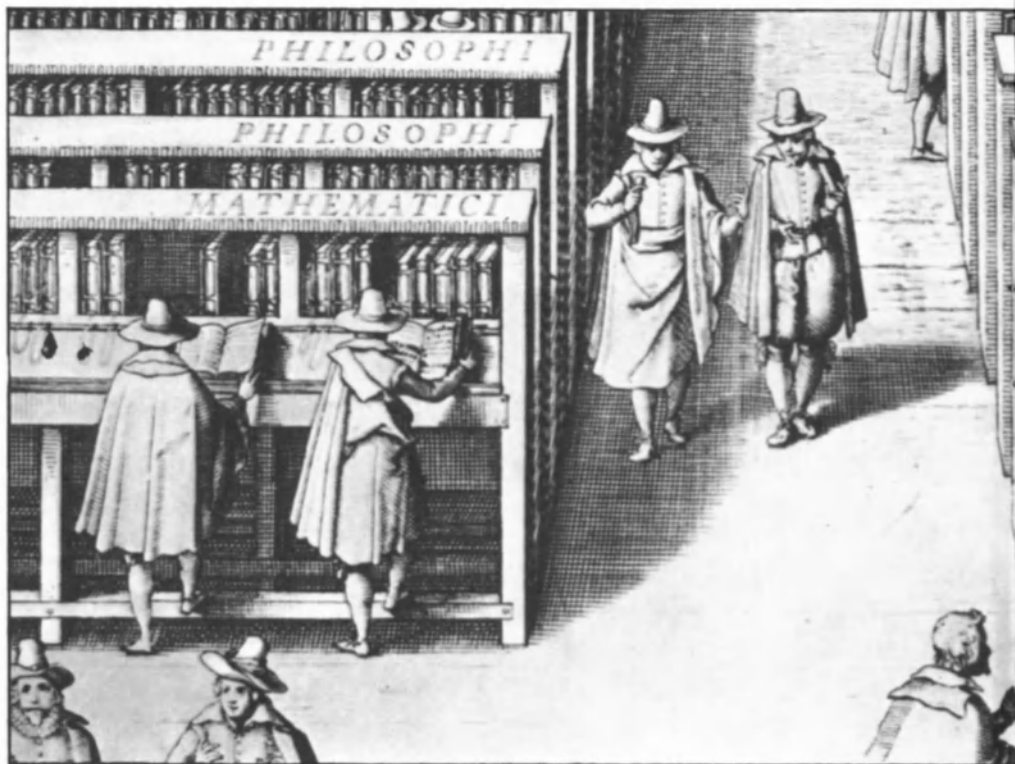
Hors même sa signification religieuse, le livre demeure objet sacré. C'est auprès d'une image de la Vierge que les vieux paysans du Paraguay gardent leurs premiers livres de lecture. Aldous Huxley, dans le texte intitulé « Si ma bibliothèque brûlait », dit pourquoi il acquerrait encore ces livres sans lesquels on ne peut vivre, dont la liste serait différente selon chacun de nous, en dépit de notre même attachement pour l'objet.

Aujourd'hui encore, brûler et détruire des livres est tenu pour le crime le plus répugnant après le génocide, crime dont par malheur l'histoire n'offre que trop d'exemples. En 213 avant notre ère déjà, l'empereur Ts'in Shihuangti fit brûler les tablettes de bois (livres d'alors) parce que certains auteurs avaient osé critiquer sa politique, ou, si l'on en croit la légende, pour que son nom, après le brûlement des livres, ne demeure attaché qu'à l'édification de la Grande Muraille. Toutefois certaines tablettes lui échappèrent : ce sont là certainement les premiers des livres clandestins et ceux qui les conservèrent, les premiers des hommes qui risquèrent leur vie pour un livre.

Les Mèdes détruisirent la bibliothèque d'Assurbanipal, les chrétiens celle d'Alexandrie, les séides d'Edouard VI la fameuse bibliothèque de l'Université d'Oxford, les réformés celles des monastères catholiques ; les flammes des autodafés embrasent certaines époques médiévales. La « Carmagnole » évoque la destruction des ouvrages de Jean-Jacques Rousseau, les colonies espagnoles brûlaient « La Déclaration des droits de l'homme et du citoyen ».

Quand l'imprimerie ne permit plus de faire disparaître intégralement un ouvrage, il parut expédient de brûler l'auteur. Luther recommandait de ne pas rechigner à la dépense pour jouir de « bonnes librairies et bibliothèques », cependant que Calvin faisait brûler Michel Servet. Les bibliothèques papales abritaient des trésors du savoir, mais un concile envoyait Glordano Bruno et Jean Hus au bûcher.

De nos jours, dans pas mal de pays qui nonobstant entreprennent des campagnes d'alphabétisation, de petits feux dans les bureaux de postes ou de douane, et des saisies dans les bibliothèques particulières se sont substitués au brûlement en place publique. Le zèle congru de certains préposés à la destruction de la littérature « rouge » leur a fait brûler (sait-on jamais ?) « l'Empire socialiste des Incas » de Louis Baudin, « l'Enseigne rouge du courage » de Stephen Crane, voire la « Lettre écarlate » de Nathanaël Hawthorne. Ainsi, la servante de Don Quichotte, qui voulait que fussent brûlés, pour l'avoir rendu fou visionnaire, tous les livres de son maître,



Gravure de Cornelis Woudhanus représentant la bibliothèque de la célèbre Université de Leyde (Hollande) en 1610. On y voit que les livres, comme dans les autres bibliothèques de l'époque, étaient retenus par des chaînes. Cette bibliothèque comptait alors 22 casiers d'une contenance de quelque 40 volumes chacun. On peut juger de l'importance accordée aux différentes disciplines par le nombre de casiers qu'occupaient les livres : six pour la théologie, cinq pour la

préfigure-t-elle la bonne mère qui rend les livres responsables de la rébellion d'un fils vilipendant la société de consommation.

**F**ONDAMENTALEMENT, le rôle de l'éditeur est analogue à celui du chef d'orchestre ou du metteur en scène, mais il est plus décisif encore : car s'il s'agit semblablement de rendre accessible à tous les hommes la création d'un homme, l'œuvre écrite traverse les océans (Horace se louait de savoir ses poèmes lus sur les rivages de la mer Noire, comme des bords du Rhin à ceux de l'Ebre) et franchit les siècles (aujourd'hui sont édités en livres de poches les Livres des Védas et les Oupanichads, avant la Seconde Guerre mondiale à peu près inconnus de l'Occident hors de très rares cercles d'initiés, en Angleterre).

Avec l'imprimerie, l'art de la calligraphie (si considérable dans les civilisations orientales, tant au niveau de l'expression religieuse, comme en Perse, que sur le plan de la signification artistique, comme en Chine où le nom du calligraphe reste attaché à un poème quand celui du poète a sombré dans l'oubli), cet art de la calligraphie donc a fait place à la typographie. Et c'est encore l'imprimerie qui substitua les gravures sur bois et cuivre aux enluminures des manuscrits à peintures, s'inspira de l'ordre pictural et architectural, engendra la reliure orfèvrerie (métal et pierres rares). De nos jours l'objet-livre devient livre-objet, à la manière de l'œu-

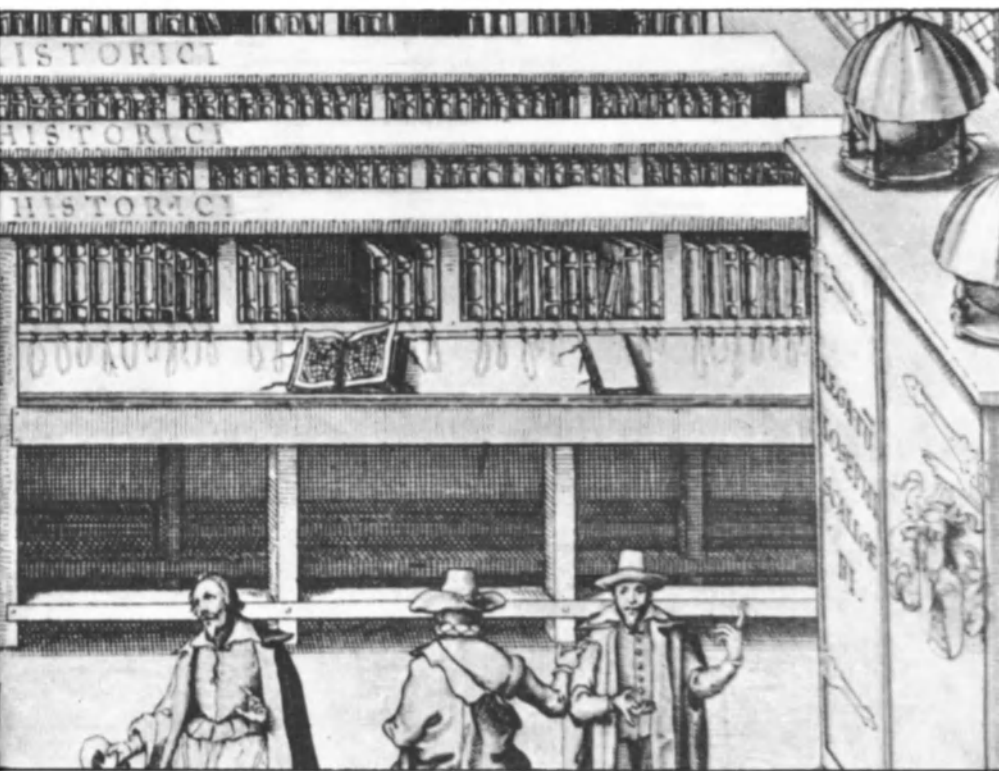
vre sculptée. Aux arts graphiques, à présent dans la force de l'âge, est dévolu tout un département du Musée d'art moderne, à New York.

Mais, à l'instar de toute création de l'esprit, le livre, à peine né, devint marchandise. L'Egypte faisait commerce du « Livre des Morts » (qui devait accompagner la momie tout au long de son voyage vers les Ombres), Xénophon, dans « l'Anabase », parle du commerce des livres entre la Grèce et ses colonies. Alexandre offrit, dit-on, à Cléopâtre deux cent mille parchemins de la bibliothèque de Pergame. Au 16<sup>e</sup> siècle, en Allemagne, des fortunes s'édifièrent sur les éditions pirates, dont les écrivains danois surtout firent les frais. Avec les collections de luxe apparaît une caste de privilégiés au sein d'une couche sociale elle-même déjà privilégiée. Celui qui achète des ouvrages richement reliés, (« l'Anatomie » de Testut ou les « Mémoires » d'un homme d'Etat, il n'importe) est de la lignée de ces riches Romains qui jugeaient de bon ton la possession d'une bibliothèque, mais que Sénèque tenait pour plus ignares que leurs esclaves copistes.

Si, grâce à l'imprimerie, le livre devint accessible à plus de gens, plus de gens aussi, grâce à elle, se mirent à écrire. Et quand l'imprimerie devint avec le temps industrie, dépenses, débouchés marchands, considérations publicitaires entrèrent en ligne de compte. Si bien qu'aux termes de ses intérêts propres, elle peut, et doit, imposer une œuvre comme l'industrie du dentifrice impose une marque.

L'écrivain américain Saul Bellow a dit que l'on peut écrire un bon livre





Gravure © tirée de "Grandes Bibliothèques" par Anthony Hobson, Editions Stock, 1971, Paris

## "Des maîtres qui ne dorment pas quand on les interroge..."

Erasme

jurisprudence, quatre pour l'histoire; la philosophie, la littérature et la médecine remplissaient deux casiers chacune, mais les mathématiques et les sciences n'en occupaient qu'un seul. D'après les enquêtes entreprises par l'Unesco dans le monde entier et portant sur les ouvrages publiés de nos jours (voir article page 12), la première place revient à la littérature, la seconde à la technique et l'industrie et la troisième aux sciences politiques.

sur la pauvreté aux Etats-Unis et, ce faisant, devenir millionnaire — sans parler de l'éditeur. Il va sans dire que l'on fabrique et vend drogues et poisons (un livre publié en Allemagne en 1925 entraîna la mort de quarante millions de personnes) et que certains auteurs montrent plus de talent à faire de l'argent à coups de sous-produits culturels qu'à écrire un bon livre.

Certes, il y eut toujours de bons et de mauvais écrivains. Dans son « Histoire du Livre », Sven Dahl raconte qu'au temps où les écrivains avaient souvent coutume de lire leurs dernières œuvres à un cercle d'amis (ainsi d'Hérodote) cet usage devenait redoutable, les auteurs les plus médiocres se révélant les plus prolifiques. L'industrie de l'édition, quand elle n'obéit qu'à l'appât du gain et à une publicité tapageuse, dégrade la littérature et confond diffusion des connaissances et vulgarisation de bas étage. Basée sur la consommation, elle s'oriente d'après les préférences du « grand public ».

On sait pourtant qu'il n'y a pas « un » public, mais des lecteurs qui cherchent un livre (nombre d'enquêtes le prouvent) en fonction de l'opinion d'un critique, ou d'un ami, du nom de l'auteur, du titre, voire de la couverture. Les statistiques relatives aux auteurs les plus traduits à travers le monde en 1969 révélèrent la diversité des « goûts » dans le public : Lénine, Jules Verne, Shakespeare et Simenon (première victoire de l'inspecteur Maigret sur James Bond).

Les Assyriens employaient à paver les chemins les tablettes d'argile dont les inscriptions n'avaient plus d'intérêt; de nos jours, la maîtresse de mai-

son cale un pied de table ou allume son feu avec un livre qu'elle juge sans valeur. Cependant, quand on voit dans nos pays du tiers monde une vendeuse dévorer un roman à l'eau de rose et le garçon d'ascenseur plonger dans une aventure du Far West, on pense que ceux-ci, du moins, ont fait le premier pas et feront peut-être le second, que de l'amour de la lecture ils iront quêter le bon livre.

**L**ES termes « quotidien », « hebdomadaire », lesquels à l'origine s'en référaient à la périodicité de parution, qualifient aussi la durée de l'intérêt que l'imprimé suscite, car il renseigne sur l'actualité, mais la nouvelle est périmée avant même que n'ait séchée l'encre. Le moyen de communication n'est pas message, mais il impose sa durée propre. Les amoureux qui gravent sur l'écorce l'entrelacs de leurs prénoms (d'ailleurs les vocables grec et latin « byblos » et « liber » qui en vinrent à désigner le livre, permanent par excellence, signifiaient primitivement « écorce d'arbre »), ces amoureux obéissent, comme l'écrivain lui-même, au besoin de communiquer quelque chose aux autres et au secret désir que cela se perpétue.

En revanche, l'auteur de « graffiti » sait fort bien que la consigne d'actualité sur les murs de la cité se transmettra de bouche à oreille au cours de la journée, qu'elle pourra s'inscrire dans la conscience du lecteur, mais qu'elle sera de brève durée en tant que signe ou écriture.

Ce qui met le livre en péril tient

moins aux nouveaux moyens de communication qu'à l'usage qu'on en fait. Il y a en Europe des revues périodiques qui valent bien un recueil d'essais. Les bandes dessinées existaient au Mexique longtemps avant l'arrivée des Espagnols. Elles servent en Chine à narrer la vie des héros nationaux.

Si le danger relevait des moyens de communication en tant que tels, les sociétés planifiées eussent été en mesure de limiter leur prolifération. S'il n'est pas douteux que cinéma, radio, presse et télévision ne sont pas « la » culture, — pas plus que les livres — ils en sont cependant partie intégrante.

Si les plus grandes bibliothèques du monde se trouvent à Washington, Londres, Moscou et Paris, ce n'est pas par hasard; et non plus que dans les théâtres d'Union Soviétique se vendent des livres aux étals où, dans les théâtres occidentaux l'on vend esquimaux et chocolats; que dans un train anglais, il soit inconcevable de rencontrer un voyageur qui ne lise pas; que la quasi totalité des comités d'entreprises, en France, disposent d'une bibliothèque. L'Unesco ne prétendait pas sauver la vie du livre quand elle fit de 1972 l'Année Internationale du Livre. Elle avait parfaitement défini son propos avec la devise : « Des livres pour tous. » En effet, tous les organismes et institutions qui participent à cette campagne savent fort bien que ne disparaît pas la lecture, ni l'habitude de lire, mais que le besoin de lecture n'est pas encore reconnu comme impératif, et qu'il reste à y pourvoir en maintes régions de la terre. Il y a bien des facteurs en jeu : l'analphabétisme, le manque d'argent pour

l'achat de livres, et jusqu'au dégoût de la lecture telle qu'elle est imposée dans nombre d'établissements scolaires maniaques d'enseignement chronologique, où les adolescents sont contraints de lire avant toute chose « l'Iliade », « l'Odyssée », « la Divine Comédie » ou « l'Enéide », le plus souvent de surcroît dans de rebutantes traductions. Or, si l'œuvre classique peut être définie comme une œuvre de maturité, la définition convient aussi au lecteur.

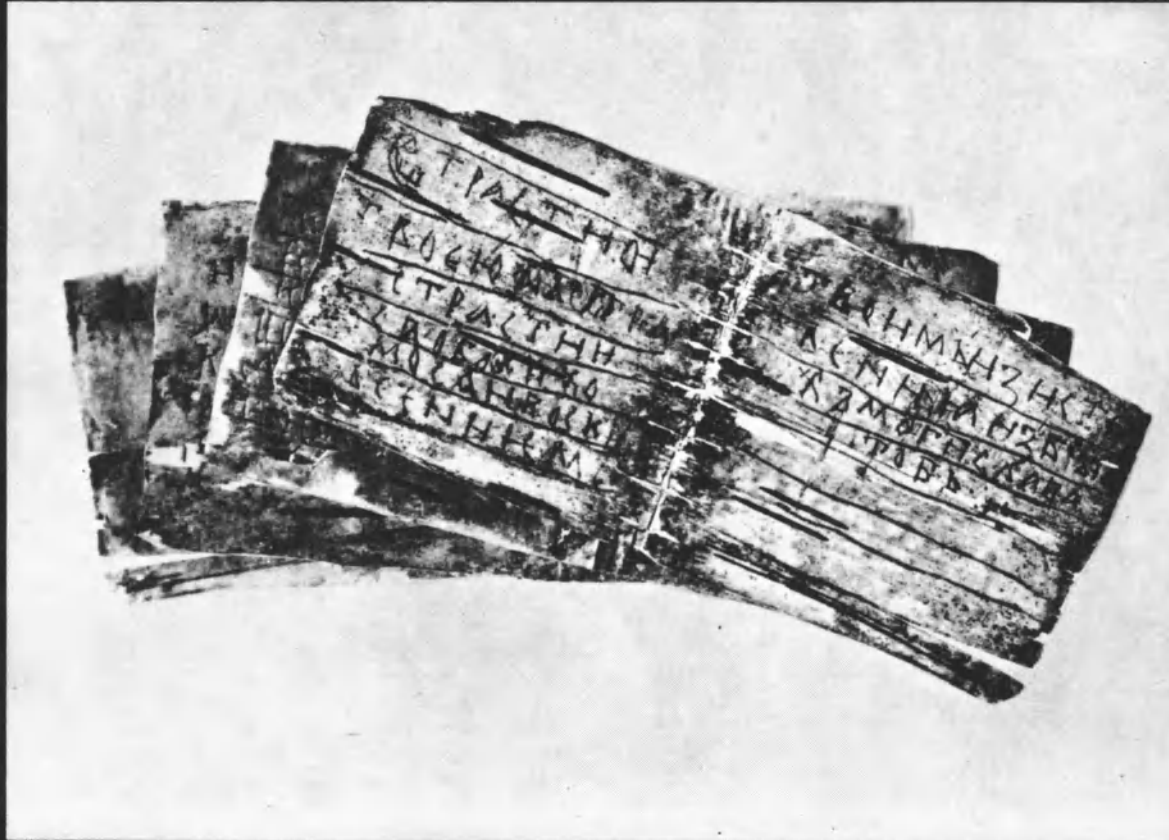
Il est des sociétés où d'aucuns rêvent, merveilleuse utopie, de faire de tout homme, qu'il soit ouvrier ou paysan, un artiste, un écrivain, un savant et d'autres qui visent cette modeste étape de l'histoire qui permettrait à chacun de lire ce que d'autres écrivent. Depuis 1959, à la suite de la campagne d'alphabétisation à Cuba, qui avait pour devise : « Nous ne disons pas au peuple : crois. Nous disons : lis », l'Institut national du livre a publié en moyenne treize millions et demi d'exemplaires pour huit millions et demi de Cubains.

Et cependant, en Equateur, des moutards nu-pieds, accroupis dans la cour d'une maison transformée en échoppe de location, dépensent vingt centavos pour lire de vieux illustrés.

Les progrès techniques rendront le livre plus abordable et moins encombrant. Mais il demeurera écriture, que ce soit sous la forme de micro-films, de micro-livres ou de livres-fiches. Mais si le livre venait à disparaître après cinq mille ans d'existence, si le monde mécanisé et inhumain dont Bradbury eut l'apocalyptique vision devenait réalité, il serait signifié que l'homme ne mérite plus cet objet auquel il peut faire retour sans cesse, qui lui offre toujours le voyage à travers une contrée, une époque où il ne vit pas, en la compagnie d'êtres d'exception qu'il n'a pas connus, un voyage au sein d'idées qu'il n'aurait pu lui-même concevoir, un voyage, dictionnaire fébrilement feuilleté, toujours plus avant dans les dédales du langage, un voyage enfin qui est ravissement d'une œuvre d'art jalousement gardée pour soi, et que fanerait même le gribouillis de l'annotation personnelle. C'est ce prodige qu'adolescents nous voulions découvrir, fût-ce au prix de trois semaines de trajets à pied de la maison au collège, fût-ce en nous privant de deux séances de cinéma, et même de cigarettes.

Si se lève jamais ce jour, nul doute que l'on entende, retransmis par haut-parleurs : «  $E = mc^2$ . » Mais l'esprit humain étant ce qu'il est, insatiable de liberté et de culture, nul doute aussi que des émissions clandestines, quelque part, ne répètent inlassablement, comme conte d'antan, la pensée des grands écrivains du passé. « La vie est un conte narré par un idiot, plein de bruit et de fureur, et dénué de sens », ou peut-être : « Le bonheur est une idée neuve », ou encore : « Nous n'avons vécu à présent que la préhistoire humaine » ■





# Sur écorce de bouleau les livres de Novgorod



Des manuscrits médiévaux sur écorce de bouleau ont été découverts récemment en Union Soviétique : l'un, en 1951, à Novgorod, l'une des plus anciennes villes de Russie ; les autres (plus de 500, datés du 11<sup>e</sup> au 15<sup>e</sup> siècle) dans plusieurs autres sites. En 1963, enfin, on déterra à Novgorod le premier livre écrit sur écorce de bouleau (en haut). Livre de prières du 13<sup>e</sup> siècle, il est composé de trois doubles feuilles. L'écorce de bouleau était alors un support bon marché et on continua de l'utiliser plus d'un siècle après l'apparition du papier. La forte humidité du sol de Novgorod préserva l'écorce gratée ou entaillée. Il s'agit surtout de narrations personnelles qui éclairent divers aspects de la vie médiévale que ne mentionnent ni les chroniques officielles ni les documents.

En haut à gauche, examen d'un fragment de document. L'archéologue porte barbe et chevelure des anciens habitants de Novgorod. On a réussi à déchiffrer partiellement la vieille écriture slavonne (sur le document en haut de la page) : « ... Pendant un moment à Moïse. Viens et aide-moi... Sinon tu perds... A la maison, c'est important. » A gauche, fouilles sur le site de l'ancien marché de Novgorod où un manuscrit des Psaumes de David — en latin, 15<sup>e</sup> siècle — fut découvert en 1971. Selon le professeur Valentin Yanin, directeur adjoint de l'expédition archéologique à Novgorod, on peut espérer d'autres trouvailles en Europe septentrionale.

Photos Y. Trankvillitsky © APN - « Soviet Union », Moscou

# CE QU'ON LIT AUJOURD'HUI DANS LE MONDE

par Edward Wegman

**E**N 1970, un nouveau livre paraissait à chaque minute chaque jour dans le monde : 546 000 titres en tout, soit une production qui a plus que doublé en vingt ans. En fait, quatre titres sur cinq paraissent dans un très petit nombre de pays. L'Europe, à elle seule, fournit près de la moitié de la production mondiale et, si on y ajoute celle du Japon, des Etats-Unis et de l'URSS, on obtient plus de 80 % des titres parus chaque année. La part de publication qui revient donc au reste du monde, c'est-à-dire les deux tiers de l'humanité, est comparativement très faible, si bien qu'en conséquence les besoins et les goûts y sont déterminés par des éditeurs étrangers.

Que lisent les gens ? Le plus souvent, ils lisent les livres qu'ils trouvent, mais s'ils ne trouvent pas ceux qu'ils cherchent, ils ne lisent parfois rien. Il est donc évident que la catégorie et le sujet des livres publiés sont au moins aussi importants pour pouvoir répondre à la faim de lecture qui existe dans le monde, qu'une production de plus en plus abondante.

Les livres publiés sont évidemment destinés à être lus ; si donc on examine les titres choisis pour la publication, on peut avoir un aperçu des sujets qui devraient, au gré des éditeurs, intéresser les lecteurs.

On peut trouver ces informations dans les réponses que fournissent les différents pays aux questionnaires

de l'Unesco sur les quantités et les sujets des livres publiés. Les données les plus récentes, celles de l'année 1970, seront consignées dans l'Annuaire Statistique de l'Unesco, qui paraîtra en octobre 1972.

Le questionnaire de l'Unesco classe les sujets de livres en 23 catégories. Mais cette classification ne comprend pas de rubrique propre aux manuels qui, dans la plupart des cas, sont inclus dans la catégorie correspondante. Un manuel de géographie, par exemple, sera classé à la rubrique « géographie », alors qu'un manuel d'arithmétique le sera sous la rubrique « mathématique ».

Le sujet le plus répandu parmi les éditeurs du monde, la littérature, comprend non seulement les œuvres de fiction et la poésie, mais aussi la critique littéraire. Plus de 14 % des livres publiés en 1970 concernaient, de près ou de loin, la littérature ; ce qui représente près du double de la seconde catégorie en importance : l'industrie. Les sciences politiques viennent en troisième position. Les catégories suivantes, sciences naturelles, éducation, histoire et biographie, droit et arts, sont séparés des premières par un large fossé.

Huit des dix pays éditeurs les plus importants donnent la priorité à la littérature. Ce sont, par ordre d'importance de leur production : les Etats-Unis, la République fédérale d'Allemagne, le Royaume-Uni, le Japon, la France, l'Espagne, l'Inde et les Pays-Bas. Les deux autres principaux producteurs, l'URSS et la Pologne, placent le livre traitant de l'industrie au sommet de leur production, tout comme le Mexique, l'un des éditeurs les plus importants de l'Amérique latine.

Les affaires juridiques se classent

au premier rang pour le Botswana, Ceylan, le Chili, Hong Kong, le Luxembourg, le Pérou et la Turquie, alors que la Jamaïque produit en nombre égal des livres sur le droit et les sciences politiques. Celles-ci intéressent au premier chef la Bolivie et l'Irlande.

Au Ghana, au Liban, à Madagascar et dans l'île Maurice, les livres sur la religion tiennent la première place, alors qu'ils la partagent avec l'éducation au Kenya.

La Thaïlande produit plus de livres sur l'éducation que sur tout autre sujet ; la Jordanie et la Tanzanie préfèrent les mathématiques ; le Cameroun, le Panama et le Koweït accordent la priorité aux généralités (qui comprennent les publications officielles) alors que les éditeurs de la Nouvelle-Zélande préfèrent l'agriculture. Un quart des ouvrages publiés au Qatar ont trait à la linguistique, discipline qui occupe la première place en Malaisie.

**U**N examen plus détaillé de la production de chaque Etat est encore plus éclairant, car si l'on prend le plus grand et le plus petit producteur de chaque région, on relève rapidement d'énormes différences.

L'Unesco a réuni en 1968, à Accra, une réunion d'experts sur le développement du livre en Afrique. Vingt-trois pays participaient à cette réunion, mais six seulement purent fournir des rapports détaillés qui, d'ailleurs, servent de base à la présente analyse.

En 1969, le Nigéria était, de loin, le plus grand producteur d'Afrique, alors qu'en 1970 le Kenya venait en

Deux livres sur sept publiés en URSS ont trait aux techniques, à l'industrie, etc. Ainsi, tous les rayonnages d'un mur de cette librairie de Moscou sont-ils consacrés aux ouvrages techniques. Apposée sur la vitrine, l'affiche, frappée au symbole de l'Année Internationale du Livre, se rencontre en ce moment à la devanture de toutes les librairies — et même d'autres magasins — à travers l'Union Soviétique.

Photo M. Filimonova  
© APN, Moscou



tête de tous les pays qui avaient répondu au questionnaire de l'Unesco. La production du Nigéria en 1969 dépassait les mille titres, alors qu'à la même date le Kenya ne produisait qu'un dixième de ce chiffre.

Quoi qu'il en soit, le nombre de titres publiés en Afrique est faible et ceci correspond bien aux conclusions de la réunion d'Accra, à savoir, qu'il y a sur ce continent pénurie de livres.

Le Kenya a publié 43 livres et brochures sur la religion et la théologie et 43 autres sur l'éducation. On peut expliquer cette place importante accordée à la religion par le fait que, dans toute l'Afrique anglophone, les sociétés missionnaires furent les premières à y installer des maisons d'éditions. Puis, loin derrière, viennent les jeux et les sports avec 20 titres, dans ce pays qui a acquis une réputation mondiale grâce à ses coureurs. Deux catégories intéressent directement les nations nouvellement indépendantes : l'histoire et les biographies d'une part, les sciences politiques de l'autre. Le Kenya consacre 16 titres aux premières et 8 aux secondes. La littérature vient ensuite avec 8 titres, suivie par les sciences naturelles (6).

Mais les catégories dans lesquelles aucun titre ne figure peuvent être aussi instructives que les autres. Il s'agit de la philosophie, du commerce, de l'ethnographie, de la linguistique, et des arts.

Le Botswana est le plus petit producteur d'Afrique. Sur les vingt titres publiés dans ce pays 8 ont trait au droit. La géographie et l'agriculture sont représentées par deux titres chacune, alors qu'un seul titre concerne tant l'histoire et les biographies que les techniques commerciales.

Une partie de la production de ces deux pays pris en exemple pour l'Afrique est publiée dans la langue locale ; cependant l'anglais, langue de l'enseignement, a une influence décisive sur la production et permet une importation de livres qui couvre les besoins, pour une bonne part.

Une situation similaire existe dans l'Afrique francophone où Madagascar est l'un des pays les plus prolifiques avec 158 titres. 33 titres vont à la religion et à la théologie alors que la littérature occupe la seconde place avec 31 titres. Ces deux catégories sont suivies par les sciences politiques, l'éducation et l'agriculture.

L'intérêt pour l'ethnographie et le folklore est relativement grand, puisque des livres sur ces sujets occupent, avec le droit, la sixième position. Mais là encore, comme pour l'Afrique anglophone, les besoins en manuels et en livres de lecture sont couverts par le recours à l'importation.

Se conformant à la recommandation de l'Unesco, cinq Etats arabes ont communiqué des informations sur leur production de livres en 1970. Ces réponses au questionnaire de l'Unesco ne comportaient pas de chiffres pour l'Egypte et pour 1970. Ce pays avait pourtant publié 1872 titres en 1969. Le Liban, deuxième producteur du monde arabe après l'Egypte en 1969, a publié, en 1970, 594 titres ; 135 d'entre eux traitaient de thèmes religieux ou théologiques. Qatar qui est le plus petit producteur de la région, a publié, lui, 99 titres sur 14 sujets en 1970.

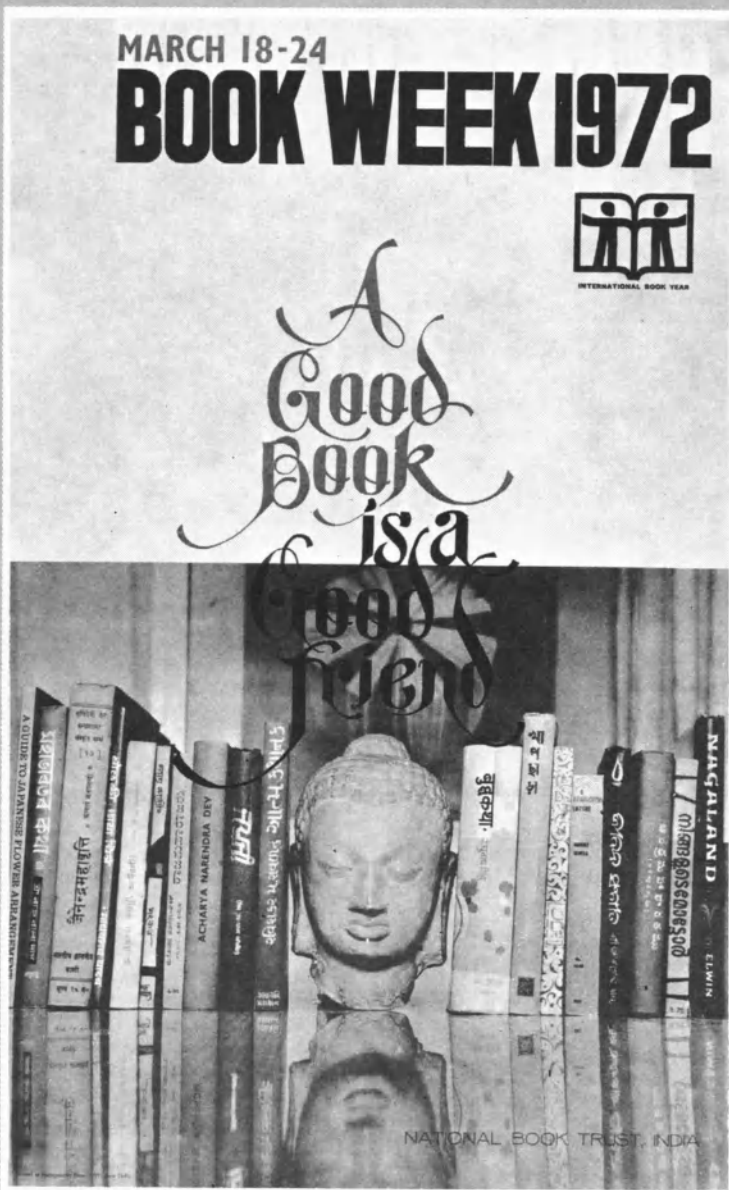
Malgré une situation générale de « disette » de livres, l'Asie possède deux des géants du monde de l'édition : le Japon, 31 249 titres en 1970 et l'Inde, 14 141 titres à la même date.

De nombreuses ressemblances, mais aussi de grandes différences, peuvent être relevées dans leurs productions. Tous deux, par exemple, placent la littérature au sommet de leur liste, de même qu'ils accordent la seconde place aux sciences politiques.

Mais au Japon, les livres sur les arts serrent de près ceux de sciences politiques : 2 186 contre 2 752 titres. En Inde, la troisième place est occupée par la religion et la théologie, ce qui n'est pas pour surprendre, mais ces ouvrages sont loin derrière les sciences politiques, 942 titres contre 2 717.

Singapour se situe à l'autre extrémité de l'échelle pour l'importance de ses publications : 520 titres en 1970. La littérature y occupe aussi la première place avec 78 titres, suivie de près par la linguistique (68 titres), ce qui n'est pas étonnant pour un pays qui comprend des populations malaises, chinoises et anglophones. Les sciences naturelles couvrent 44 titres alors que la religion concerne 43 titres et la géographie 40. L'ethnographie, le folklore et la philosophie occupent la dernière place avec 3 titres chacun.

Une pénurie de livres existe aussi en Amérique latine, mais la situation y est quelque peu différente de celle des régions que l'on vient d'examiner. D'une manière générale, le problème s'y pose moins en terme de manque de production qu'en terme d'échanges intérieurs peu développés, ce qui impose aux nations latino-américaines le recours aux importations. Cela dit, et si l'on se penche sur les statistiques des publications de la région, on s'aperçoit que pour quelques pays, comme l'Argentine et le Mexique, qui publient fort activement, d'autres arrivent à peine à couvrir leurs besoins minimaux, alors que d'autres, enfin, les plus petits, sont incapables de



## L'IMAGE APPELLE A LA LECTURE

L'Année Internationale du Livre a suscité dans le monde une floraison d'affiches qui recouvrent murs, vitrines, etc. Nous en reproduisons ici quelques-unes. A gauche, celle de l'Inde qui réunit sous la phrase « un bon livre est un bon ami », et sur une même étagère, des ouvrages de différentes



### CE QU'ON LIT DANS LE MONDE (Suite)

supporter économiquement une industrie du livre. C'est pourquoi, la réunion organisée par l'Unesco à Bogota en 1969, avait appelé à l'accroissement des efforts pour que les livres publiés dans un pays latino-américain puissent circuler dans chacun des autres pays de la région.

Parmi les participants à la Conférence de Bogota, le Mexique est l'éditeur le plus important des pays qui, en conformité avec la recommandation de l'Unesco, ont communiqué leurs statistiques pour 1970. Les données de 1969 montraient que le Brésil avec 6 400 titres était le plus important producteur de livres et que la deuxième place revenait à l'Argentine.

Le Mexique a publié quelque 5 000 titres en 1970. Un quart de cette production (857 titres) se rapportait à l'industrie. Toutes les statistiques sur le livre montrent bien l'intérêt que porte ce pays au développement économique. Juste après viennent les

livres consacrés à la médecine (401 titres) alors que la troisième place revient à l'éducation. Avec un peu moins de 300 titres chacun, le droit et les sciences politiques précèdent les techniques commerciales, la littérature, l'histoire et les biographies, et les arts. Comme dans la plupart des pays en voie de développement, des conseils destinés aux ménagères, classés sous la rubrique des « sciences de la maison », clôturent cette liste.

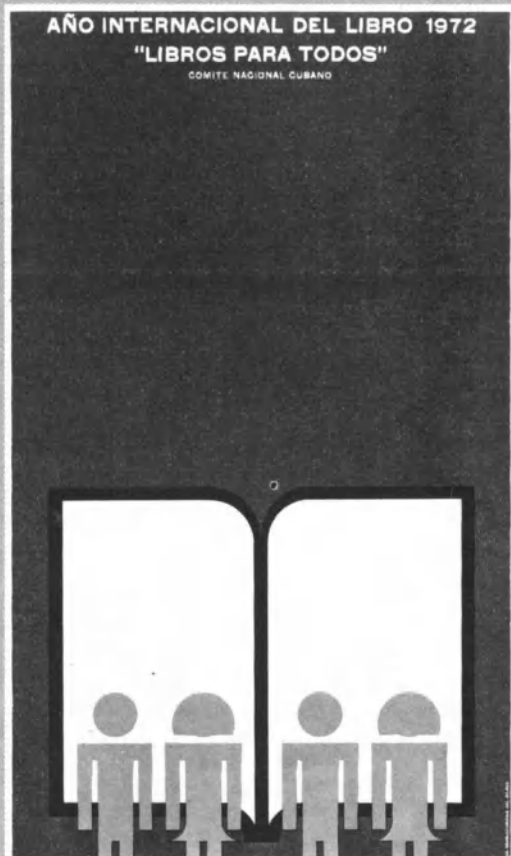
L'île anglophone de la Jamaïque vient en dernière position pour les pays latino-américains. Si l'on tient compte de sa faible population, sa production de 159 ouvrages est assez importante. Le droit et les sciences politiques se partagent la première place avec 21 titres chacun, suivis par l'histoire et les biographies (13). La littérature, la philosophie, et les techniques commerciales arrivent ensuite avec 12 titres chacun. Plus intéressantes encore sont les catégories non représentées, comme la philo-

sophie, la psychologie, la linguistique ou la philologie et les mathématiques.

Parmi les autres pays du monde, les productions des Etats-Unis, du Royaume-Uni et de l'URSS comptent parmi les plus importantes. Les statistiques fournies par les Etats-Unis d'Amérique sont difficiles à évaluer. En effet, la répartition par sujet n'inclut pas les publications du gouvernement fédéral. Celles-ci constituent pourtant la moitié des titres publiés.

Le schéma suivi ressemble en gros à celui des autres pays éditeurs d'Europe. La première place est réservée à la littérature avec 8 246 titres suivie de loin par les sciences politiques (3 121) puis par l'histoire et les biographies, la religion, les sciences naturelles, la sociologie, la géographie, les sciences médicales, la philosophie et la psychologie. L'éducation ne vient qu'à la onzième position avec 1 273 titres. Après les livres sur l'industrie qui arrivent à la douzième place, le nombre des publications tombe au-dessous des mille titres. L'agriculture,

langues parlées sur son vaste territoire. « Les livres rapprochent les êtres », indique par le texte et l'image l'affiche des États-Unis (ci-dessous à gauche). Celle de Cuba (ci-dessous) porte le slogan de l'Année Internationale : « Des livres pour tous ». A droite, l'affiche de la France qui annonce l'exposition de la Bibliothèque Nationale à Paris, organisée dans le cadre de l'Année du livre. Cette exposition, l'une des plus importantes de ce genre, révèle au public de nombreux et très anciens ouvrages, trésors de ses collections, qui ont jalonné l'histoire du livre à travers les siècles.



*Année  
Internationale  
du Livre*  
600 trésors  
et documents rares  
de la Bibliothèque  
Nationale  
mai-octobre 1972  
58, rue de Richelieu  
tous les jours  
de 11 h. à 18 h.

# LE LIVRE

## BIBLIOTHEQUE NATIONALE

le commerce et le transport sont en queue de la liste.

Dans le Royaume-Uni, la littérature vient de nouveau en tête avec près de 9 000 titres sur une production globale de 33 441. L'histoire et les biographies occupent la seconde place avec à peu près le même nombre de titres que les sciences politiques : juste au-dessous de 3 000. Après les sciences naturelles, les arts se placent, d'une manière prévisible, en cinquième position avec près de 2 000 titres. A l'autre extrémité de l'échelle, et dans l'ordre, on trouve l'agriculture, les sciences de la maison, le commerce et le transport, les arts militaires, l'ethnographie et le folklore.

La production de la France et de la République fédérale d'Allemagne est très proche de celle des États-Unis et du Royaume-Uni pour la sélection des sujets, à cette seule différence qu'en République fédérale l'éducation vient en seconde position.

L'URSS publie autant de titres que

les États-Unis, 78 899 contre 79 530 pour les derniers. Mais le choix des sujets y est complètement différent. Deux livres sur sept concernent l'industrie. Les sciences politiques suivent de près avec un titre sur sept. La troisième place est occupée par la littérature avec près de 8 000 titres. Les sciences naturelles, les techniques commerciales, l'agriculture, les sciences médicales, l'éducation et les généralités viennent ensuite, suivies par la linguistique. Aucun livre ne fut publié en ethnographie. 170 ouvrages traitant de la religion, 375 des sciences de la maison et 548 de géographie et voyages y furent édités en 1970.

Des différences existent entre la production de l'URSS et de la Pologne bien que toutes deux mettent l'industrie à la première place. En Pologne, la littérature et les sciences politiques suivent de près l'industrie. Au bas de l'échelle viennent le commerce et le transport, la philosophie et la psychologie, les jeux et les sports, les sciences de la maison et

pour clore le tout, l'ethnographie et le folklore.

En Océanie, l'Australie a un volume moyen de publications, avec près de 5 000 titres en 1970. Considérée comme un pays développé, elle passe peu à peu d'une production largement agricole à l'industrialisation. Le sujet le plus populaire est la littérature qui s'adjuge un dixième de la production annuelle. Les livres sur l'industrie occupent la deuxième place tandis que les sciences politiques et le droit viennent en troisième position. D'une manière étonnante dans un pays connu pour ses athlètes, 55 titres seulement concernent les jeux et les sports.

Qu'est-ce que tout cela signifie ? Rien peut-être. Et pourtant un sociologue écrivait récemment : « On ne peut pas toujours juger un livre par sa couverture, mais on peut toujours connaître une personne par les livres qu'elle lit. » Ce qui est vrai pour des individus peut l'être aussi pour des nations. ■

# LA VIE A LIVRE OUVERT

par Chadly Fitouri

**L**ES adultes d'aujourd'hui semblent porter un jugement sans nuances sur le pouvoir d'expression de la jeunesse : l'expression des jeunes leur semble bredouillante, syncopée, voire aphasique ; et cette pauvreté de l'expression ne serait qu'un reflet de la pauvreté de leur vie intérieure. Que ce soit dans leurs manifestations tapageuses, dans leurs chansons ou dans toute autre forme d'expression verbale ou artistique, c'est le règne du slogan, du cliché, de l'onomatopée, du geste désarticulé, de la pensée qui tourne court.

A cette dégradation du niveau d'expression, les éducateurs semblent n'avoir trouvé qu'une seule explication : la désaffection des jeunes pour la lecture.

Faut-il considérer ce phénomène comme un mal inhérent à notre époque ? Faut-il n'incriminer que les « mass media » pour expliquer cette baisse du niveau d'expression ? Ce serait, assurément, verser dans la facilité. Car, sans aller jusqu'à invoquer tel aspect du conflit des générations pour expliquer la position des adultes d'aujourd'hui vis-à-vis de la jeunesse, on peut néanmoins avancer, et pour n'invoquer que l'un des facteurs susceptibles d'élucider le problème, que la baisse du niveau d'expression des élèves n'est qu'une conséquence directe de la baisse générale du niveau de l'enseignement.

En effet, quand les adultes d'aujourd'hui se livrent au plaisir narcissique de comparer l'écolier de leur génération à celui d'aujourd'hui, ils semblent perdre de vue, en Tunisie comme dans bon nombre d'autres pays, que l'école d'hier, comme l'école de

jadis, était beaucoup plus sélective que l'école d'aujourd'hui. Actuellement, l'école accueille une majorité d'élèves venus des couches sociales les plus déshéritées où la seule tradition culturelle est encore une tradition orale à caractère folklorique.

Dire des enfants de milieu déshérité qu'ils n'aiment pas lire ne doit en rien constituer un jugement. Il s'agit plutôt d'un constat. S'ils ne lisent pas, s'ils n'aiment pas lire, c'est que leur milieu ne leur a offert, et ne leur offre encore aucune incitation à la lecture.

Quant aux bibliothèques scolaires, une enquête menée en 1967-1968 sur l'état des bibliothèques scolaires en Tunisie nous a permis de nous rendre compte combien ces bibliothèques, dans leur ensemble, étaient, ou excessivement pauvres (voire inexistantes dans le cas de lycées nouvellement construits) ou inutiles du fait que le choix des livres qui y figurent ne repose sur aucun critère pédagogique ou éducationnel.

Ainsi loin de compenser les insuffisances du milieu, l'école ne fait, le plus souvent, que les aggraver en traitant la lecture comme une rubrique du programme donnant lieu à un exercice bihebdomadaire intitulé « Séance de lecture ». La séance de lecture en effet a toujours été dénoncée par les élèves, aussi bien que par les maîtres, comme étant une séance fastidieuse, parce qu'artificielle, dogmatique et contraignante.

Or, la fréquentation des bons auteurs, outre les occasions qu'elle nous offre de vivre des aspects multiples et variés de l'aventure humaine, a l'avantage de proposer à chaque lecture, voire à chaque page ou à chaque paragraphe des exemples de virtuosité dans l'élaboration d'un discours qui, s'emparant d'un sentiment ou d'une idée, non seulement en épouse les contours, mais lui donne un relief et une intensité qui rejaillissent sur l'idée ou le sentiment et lui font acquérir un surcroît de profondeur. Devenue une habitude, cette fréquentation débouche sur la lecture-participation

qu'Henry Miller décrit en ces termes (dans « Lire ou ne pas lire », revue « Esprit », avril 1960). « Notre espoir à tous, en prenant un livre, est de rencontrer un homme selon notre cœur, de vivre des tragédies et des joies que nous n'avons pas le courage de provoquer nous-mêmes, de rêver des rêves qui rendent la vie plus passionnante, peut-être aussi de découvrir une philosophie de l'existence qui nous rende plus capables d'affronter les problèmes et les épreuves qui nous assaillent. » Cette « participation » n'est d'ailleurs jamais passive.

L'âge du romantisme et de l'exaltation qu'est l'adolescence est aussi l'âge privilégié de la lecture. Sans entrer dans le détail de l'analyse des effets de la lecture à cet âge, on peut cependant souligner, d'une part, que rares sont les adultes cultivés qui ne gardent pas un souvenir vivace des lectures de leur adolescence et que, d'autre part, les orientations de carrière, voire de la personnalité de l'individu, sont souvent largement déterminés par les lectures de cet âge.

**M**AIS n'est-il pas navrant de constater qu'en un temps où le sens de l'humain est en train de s'émousser, l'école en tant qu'institution ayant pour tâche essentielle de faire découvrir et retrouver à l'éduqué toute son humanité, reste complètement aveugle à tout ce que la lecture intelligente présente de richesses et de possibilités de rencontre à la fois entre l'éducateur, l'éduqué et l'auteur ?

La lecture n'est qu'un moyen. Trois questions primordiales nous ont guidés dans l'élaboration de ces techniques de motivation à la lecture :

— Pourquoi lire ? Que lire ? Comment lire ?

C'est à partir de ces considérations qu'a germé le projet « Techniques de Motivation à la Lecture ». La question que nous nous étions posée à l'époque était la suivante : n'y aurait-il pas une possibilité d'utiliser les moyens audio-

Donner aux enfants le goût de lire et faire d'eux, pour toute leur vie, des amis des livres, c'est ce qu'ont entrepris de réaliser des spécialistes de l'Institut des sciences de l'éducation, à Tunis, grâce à des méthodes nouvelles expérimentées déjà avec succès. A droite, un vieux quartier de Tunis dans l'axe de la rue des Teinturiers.

CHADLY FITOURI, professeur à la Faculté des Lettres de Tunis, est le fondateur de l'Institut des Sciences de l'Éducation de Tunis. Auteur d'articles en arabe et en français traitant des problèmes de l'éducation en Tunisie, il a été à plusieurs reprises consultant auprès de l'Unesco. Depuis septembre 1971, il est chef de la division de la documentation, des études et de la recherche au Bureau international d'éducation, à Genève.





visuels — ceux-là mêmes qui détournent la jeunesse de la lecture — pour créer le besoin de lecture chez l'élève ? Autrement dit : en partant de ce qui est par soi-même fortement motivant, ne peut-on motiver les jeunes pour d'autres activités et, dans ce cas précis, pour la lecture d'œuvres littéraires de valeur ? C'était là la première phase de notre démarche.

En un second temps, et une fois obtenue la motivation pour la lecture, n'est-il pas possible d'utiliser ces mêmes moyens pour susciter la réflexion, la recherche, la discussion et l'échange entre les jeunes, à propos de ce qu'ils ont lu, afin qu'ils découvrent eux-mêmes de nouvelles perspectives de lecture, de réflexion, de discussion et de recherche ?

C'est en 1968 que nous avons décidé de soumettre cette hypothèse de travail aux responsables de la pédagogie en Tunisie, à savoir l'ensemble des inspecteurs et des conseillers pédagogiques. Et c'est pour mieux cerner le problème pédagogique que j'avais été amené à organiser l'exposé autour des trois questions suivantes :

**POURQUOI LIRE ?** — Il ne suffit pas de recommander certaines lectures aux élèves pour que l'on soit absolument assuré qu'ils vont exécuter la consigne, que cette consigne se présente sous la forme d'un ordre impératif ou d'un conseil bienveillant. Même l'épouvantail des examens n'y peut rien. C'est pourquoi nous avons pensé qu'il fallait rompre avec la tradition scolaire et faire en sorte que l'élève

se sente comme auto-déterminé et poussé par un besoin réel et personnel à entreprendre la lecture de tel ou tel ouvrage, à éprouver réellement le besoin de lire.

Nous nous sommes alors placés dans les pires conditions, à savoir celles de l'élève faible, paresseux et n'ayant jamais lu, d'un bout à l'autre, un livre de 150 à 200 pages ; et nous avons imaginé le schéma suivant.

— L'exercice doit s'éloigner le plus possible du cadre scolaire traditionnel. Nous voulions même le situer géographiquement, en dehors de l'école. Nous avons dû y renoncer, faute de moyens.

Nous avons fini par nous résoudre à travailler dans une salle d'un établissement scolaire, mais en introduisant des modifications profondes dans l'organi-



A gauche : « Oncle nouvel an » (Iran). Texte de Fari-deh Fardjam, illustrations de Farshid Messghali. Éditions de l'Institut pour les jeunes, Téhéran, 1967.

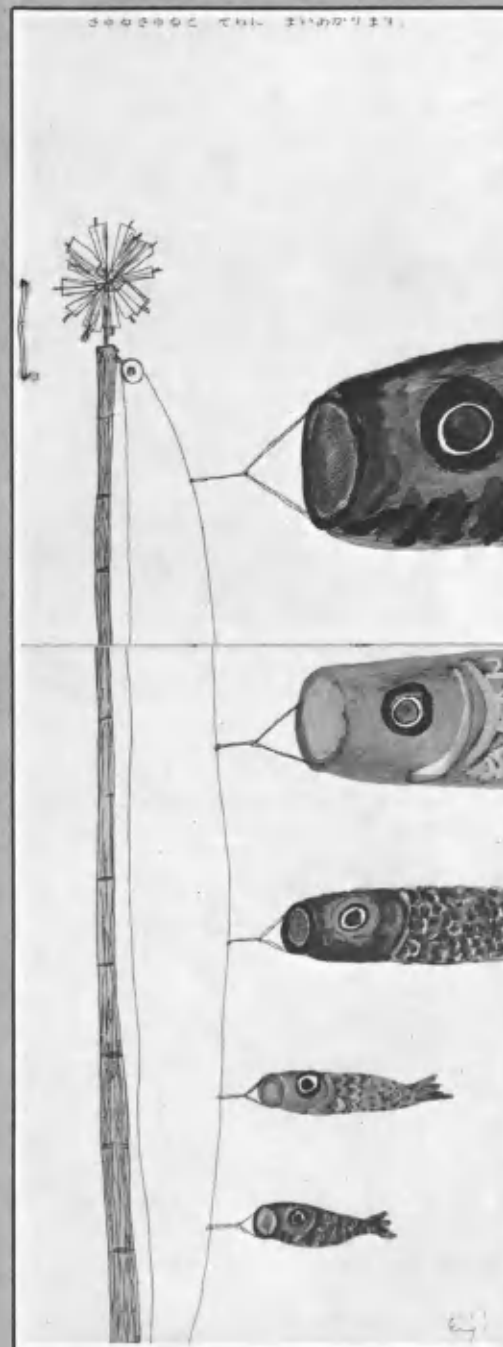


## Aux enfants la clé du merveilleux

Quoi de plus difficile à réaliser qu'un livre pour enfants? L'artiste-dessinateur suisse Heiri Steiner le sait bien; voici ce qu'il écrit « en guise de préface » au numéro spécial de la revue Graphis (n° 155, 1971-1972) paraissant à Zurich et entièrement consacrée à l'illustration de livres d'enfants : « Pourquoi tel enfant aime-t-il un livre que tel autre ne regarde même pas? Voilà ce qu'on aimerait savoir. Est-ce l'histoire? Ou la couleur? Les dessins? La belle présentation? Quelque chose de mystérieux qu'on ne saurait analyser? Nous autres illustrateurs savons qu'on n'arrive pas à savoir le pourquoi des préférences enfantines, et qu'il n'y a pas de recettes infaillibles, de règle applicable à la création dans ce domaine. (...) Lorsqu'une image réussie est sortie d'entre nos mains et qu'elle est là, sur la table, en train de nous regarder, il nous semble que nos mains plus ou moins habiles n'ont fait que la hisser au jour, la rendre visible dans sa dynamique propre, la rapatrier d'un pays qui nous est familier depuis l'enfance, mais où l'on n'accède qu'à travers les images. Les enfants le sentent bien. Ce pays, ils s'y meuvent avec aisance, c'est le leur, celui des « enfants à partir de 3 ans ». Ci-contre à gauche la couverture de la revue Graphis réalisée par l'artiste suisse Walter Grieder. Nous devons à l'amabilité de cette revue de pouvoir publier en outre ici (à gauche ci-dessous et à droite en haut page 19) deux documents tirés de ce numéro.



A droite : Illustrations pour un conte de Pouchkine que lisent les enfants d'URSS. Éditions « Littérature enfantine », Moscou, 1971.



A gauche : « La poule », texte et illustrations du Japonais Eiji Shono. Éditions Fukuinkan-Shoten, Tokyo, 1965.

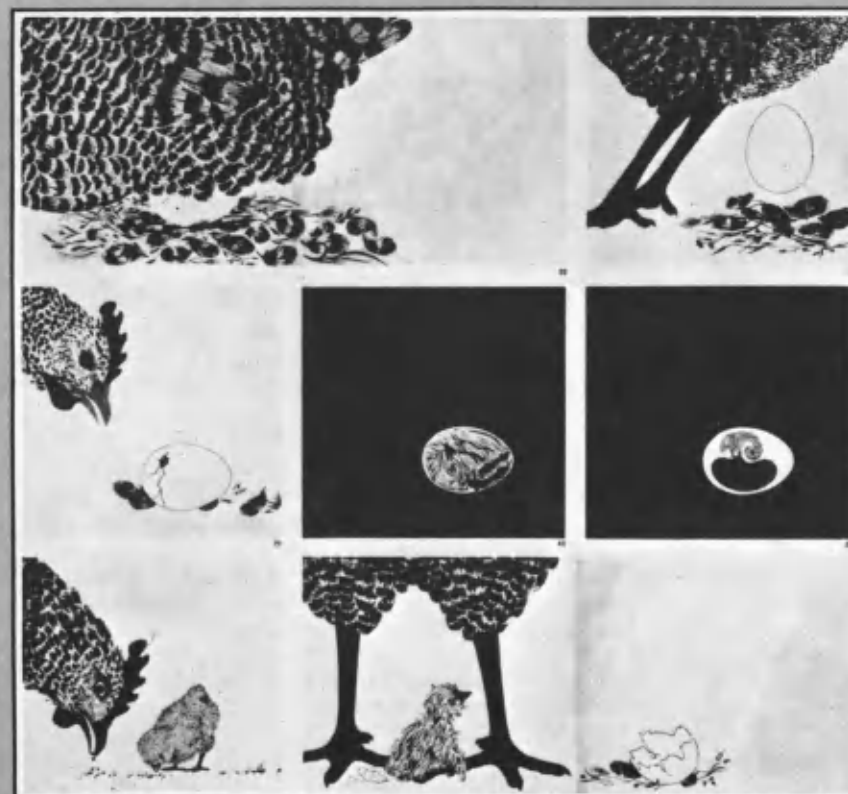


Ci-dessus : « Fables et légendes du Brésil », texte de Ruth Guimaraes, illustrations de Mogens Ove Osterbye. Cultrix, São Paulo, 1963.



Ein Hoppelhäuschen  
rämpft sein Schnuppernäschen,  
starr und schaut,  
schrägelt laut.  
West...  
und brecht  
nichts als Gras,  
sauer und nalt,  
wie soll das mein Magen  
vertragen?  
Immer nur Gras,  
Tag für Tag,  
das sch nicht mag —  
gehst dich du?  
Ich bin doch ein Hä',  
keine Mäh und kein Meh,  
Auch diesen gräßlichen Klee,  
und wächst er noch so dide,  
mag ich nicht.  
Wenn ich ihn seh,  
hab' ich schon Bauchweh.  
Userbört,  
ich bin espönt!  
Zapfl  
reißt  
schnapp, schnapp  
ein Blättchen ab  
und oh Gras,  
spuckt es wieder aus!  
Nagt an seiner Pfote,  
wünscht sich eine Karotte,  
und wenn es eine gefunden hat,  
morgen schon,  
ich weiß davon,  
frißt es sich endlich satt!

Ci-dessus : « Au pays magique » (Autriche), texte de Elvira Metniz, illustrations de Gerri Zotter. Éditions Forum, Vienne, 1971.



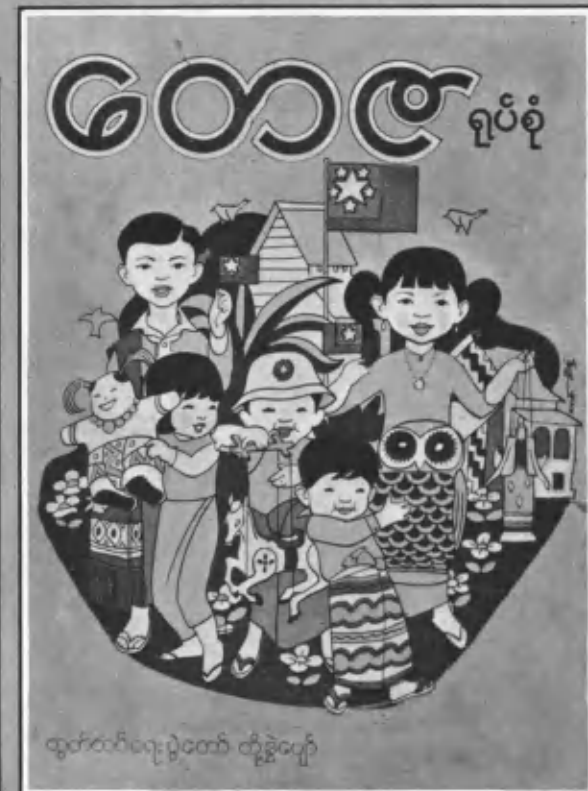
A gauche : Un conte italien pour enfants : « L'œuf et la poule », illustrations de Iela et Enzo Mari. Éditions Emme, Milan, 1969.



A droite : « Maisonnets de cubes », livre yougoslave pour les petits, texte d'Ela Peroci, illustrations de Lididja Osterc. Éditions Mladinska Knjica, 1964.

Jejka se je kokoti zahvalila. Z druge kocke je stopila črna mačka. Zelene oči so se ji prijazno svetile. »Sprejela sem svetlo nit. Vzemi jo! Ko boš šla na pot, jo nosi s seboj in jo sproti odvijaj, da boš našla nazaj,« ji je rekla, nato pa je stekla po mokri travi v gozd. Jejka se ji niti zahvaliti ni utegnila.

Vetal je tudi dimnikar. »Jejka, gumb ti dam. Dimnikarjev gumb prinese srečo. Prišiti si ga moraš na obleko. Dokler tega ne storiš, ne zidaš hišice, da se ti zopet ne podre.« »Hvala ti je rekla in vzela gumb, dimnikar pa se je kot prej smejal s slike.



Ci-dessous : « Courage », livre pour enfants édité par la Burma Translation Society, Rangoon, Birmanie, 1970.

(Suite de la page 17)

Cette statuette de Tanzanie symbolise l'immense effort qui a été entrepris pour lever les obstacles qui empêchent encore trop de populations d'avoir accès au monde des livres. Elle avait été offerte au Directeur général de l'Unesco, M. René Maheu, par les jeunes filles de l'École secondaire de Tabora, en Tanzanie, qui avaient reçu, en 1967, le prix Mohammed Reza Pahlavi en récompense de leurs efforts particuliers en faveur de l'alphabétisation des adultes.

Photo Dominique Roger — Unesco



sation du cadre matériel. Nous avons doté cette salle de panneaux d'affichage et nous nous sommes équipés, à chaque séance, d'un diascopie, d'un écran portatif et d'un magnétophone.

Seuls les élèves qui le désiraient pouvaient assister à ces séances. La seule condition imposée était qu'ils soient de même niveau scolaire et donc, en principe, du même âge. Les séances de motivation à la lecture se situaient toujours en dehors des heures de classe et duraient aussi longtemps que le désirait la majorité du groupe. Seule restriction : le groupe ne devait pas dépasser 25 à 30 élèves.

**QUE LIRE ?** — Nous avons constitué, au départ, un petit Comité de lecture pour choisir un niveau d'intervention (3<sup>e</sup> année de l'enseignement secondaire), et un titre d'ouvrage. Mais ce n'était là qu'un pis-aller étant donné qu'aucune enquête n'avait été faite portant sur les intérêts réels des élèves tunisiens. C'est en multipliant les expériences, portant notamment sur certains ouvrages (tel le « Journal d'Anne Franck ») que nous avons pu prendre conscience de ce qui intéressait les élèves.

L'Institut des Sciences de l'Éducation a lancé depuis une série d'enquêtes sur la lecture en milieu scolaire et utilisé les résultats de ces enquêtes dans le choix des titres proposés aux élèves.

Car de ce choix dépend non seulement leur motivation réelle pour la lecture, mais aussi toute leur formation intellectuelle, morale et sociale.

**COMMENT LIRE ?** — Henry Miller a raison de dire : « un livre, comme tout autre objet, sert souvent de prétexte à ce que nous cherchons en réalité. »

Ainsi la lecture peut être un simple délassément (illustrés, romans policiers) un moyen d'information (presse, ouvrages de vulgarisation en rapport avec le métier exercé) qui peut donner lieu à une lecture rapide, ou l'occasion de s'instruire, de s'éduquer et de réfléchir. C'est à cette façon de lire que se sont attachés les projets de « Techniques de Motivation à la Lecture » (T.M.L.).

Le travail comprend deux phases à deux semaines d'écart — pour que les élèves aient le temps de lire le livre qui leur était présenté.

Le livre étant choisi, nous procédons à ce que nous appelons un découpage et un montage.

Le découpage consiste à choisir les passages les plus significatifs, les plus beaux (à la fois du point de vue de la forme et du fond) et aussi ceux qui peuvent toucher le plus la catégorie d'élèves concernés. Ces passages donnent lieu à un montage sonore qui se présente sous forme d'enregistrement, sur bande magnétique,

## L'apprentissage d'une aventure

d'une lecture expressive de ces passages où l'on fait intervenir plusieurs voix (masculines et féminines) et sans nécessairement suivre l'ordre selon lequel ces passages se présentent.

Tout ce que l'on vise à travers le montage sonore, c'est la création d'une atmosphère qui suscite l'intérêt, sans donner pour autant la clé de l'énigme. Car il ne s'agit nullement de présenter un résumé sonore d'une œuvre littéraire quelconque ; ce serait aller à l'encontre du but que nous nous sommes fixé au départ. Il s'agit plutôt de mettre « l'eau à la bouche » si l'on peut dire, tout en laissant l'auditeur sur sa soif, voire en attisant cette soif.

Nous avons pensé qu'il était intéressant, à plus d'un titre, d'assurer les transitions entre les divers passages par des morceaux de musique classique, choisis en fonction du thème littéraire, et susceptibles de renforcer, d'une part la compréhension du texte lui-même (puisque la musique peut suggérer — surtout quand il s'agit d'exprimer certains sentiments ou certains états d'âme — ce que le texte ne permet pas, à un élève de niveau linguistique plutôt faible, de saisir immédiatement), de créer d'autre part cette atmosphère de sympathie pour l'œuvre et pour l'auteur.

Rappelons que nos élèves sont bilingues (arabe-français), qu'ils n'ont abordé l'apprentissage de la langue française qu'en troisième année primaire et que la faiblesse de leur niveau d'expression est la même en français qu'en arabe. C'est pourquoi le projet T.M.L. intéresse à la fois la lecture dans les deux langues. La publication spéciale que l'Institut des Sciences de l'Éducation compte consacrer à cette étude donnera une liste complète des auteurs et des œuvres en français et en arabe qui ont donné lieu à des expérimentations avec élaboration de dossiers pédagogiques et de dossiers audio-visuels.

Ceci représente la partie sonore du dossier. Il y a aussi une partie visuelle qui vient préparer et renforcer l'effet que doit produire le document sonore. Cette partie visuelle comporte deux éléments : les panneaux et les diapositives.

Les panneaux d'affichage servent à exposer des photographies (l'auteur, son cadre de vie, certaines illustrations de l'œuvre, etc.).

Un animateur, la plupart du temps membre de l'Institut des Sciences de l'Éducation ou professeur qui a reçu une formation à l'Institut, accueille les élèves, leur permet de jeter un coup d'œil sur l'exposition, puis les place en demi-cercle autour de lui, leur fait une présentation matérielle de l'ouvrage et dit quelques mots sur l'auteur. Un assistant projette une ou deux diapositives (portraits de l'au-

teur...). Cette présentation ne dure pas plus de cinq minutes. On déclenche alors le magnétophone et les élèves écoutent le montage sonore, lequel n'excède pas 25 à 30 minutes.

Pendant l'écoute, on projette d'autres diapositives, de façon à créer une « présence » susceptible d'intriguer ou de provoquer une tension chez l'élève. Ainsi, dans la présentation de *Poil de Carotte*, l'image d'un adolescent crispé dans une attitude de désobéissance au moment où l'on écoute un passage du dernier chapitre intitulé « la révolte ».

Il nous est arrivé dans la toute première expérience de ce genre, qui portait sur *Poil de Carotte*, de Jules Renard, de nous contenter d'accrocher aux panneaux d'affichage un certain nombre d'exemplaires de l'ouvrage dont la couverture, en couleur, présente une tête d'adolescent.

L'écoute terminée, l'animateur doit, par le jeu des questions et des réponses, déclencher un début de discussion. Questions et réponses ne doivent pas contribuer à révéler le contenu du livre, mais à susciter la curiosité de l'élève.

Cette première phase achevée, les élèves qui le désirent sont invités à prendre un exemplaire de l'ouvrage et à préciser la date de la prochaine rencontre avec l'animateur, pour procéder à un débat sur les thèmes essentiels du livre.

**U**NE semaine ou quinze jours plus tard, s'organise la deuxième phase de l'expérience. Les élèves, groupés en demi-cercle autour de l'animateur, élisent un président de séance, un secrétaire et deux ou plusieurs observateurs. Le rôle de l'animateur ne fait que diminuer au fur et à mesure de l'expérience. Les élèves apprennent à se plier aux règles de la démocratie, de la responsabilité ; ils admettent sans récriminer les remarques pour manque d'attention ou expressions défectueuses sans les tenir pour des critiques désobligeantes.

C'est ainsi qu'à l'occasion de séances portant sur *Poil de Carotte* ou le *Journal d'Anne Franck*, les élèves se sont groupés spontanément pour étudier les problèmes de l'adolescence, de la paix et de la guerre, du mariage, du divorce, de l'argent, du rôle d'un « journal intime », etc. La lecture d'un livre devient ainsi une « aventure », un « événement », selon l'expression d'Henry Miller.

La durée du débat est laissée à l'appréciation des élèves. Débat et enquêtes sont de véritables aubaines pour des élèves bilingues qui n'ont pas souvent l'occasion de s'exprimer en français, puisque le milieu familial est essentiellement arabophone.

De plus — et c'est peut-être là la grande perspective qu'ouvre le projet T.M.L. — ces débats et ces enquêtes créent de nouveaux besoins de lecture et orientent les élèves vers le choix de nouveaux livres. Une lecture en appelle une autre, et chaque livre lu devient le point de départ de recherches multiples, de discussions animées, de dialogues et d'activités créatrices.

Il nous a été donné d'assister à un débat de ce genre dans une cinquième année primaire à propos d'un fragment des *Misérables*, de Victor Hugo (l'épisode de Cosette). Pour ces élèves qui n'avaient guère fait que deux ans de français, la discussion soutenue et passionnée a duré une heure et demie. Ce qui prouve que lorsque des enfants de 10-11 ans sont fortement motivés, ils peuvent non seulement faire preuve d'attention soutenue, mais encore s'exprimer dans une langue qu'ils viennent à peine d'apprendre.

Par ailleurs, certaines lectures ont amené les élèves à utiliser la peinture comme moyen d'expression pour tracer les traits de tel ou tel personnage ou représenter certaines situations telles qu'ils les avaient ressenties à travers leur lecture et leurs discussions. Ces documents sont versés aux dossiers visuels et nous permettent, en travaillant avec d'autres élèves, d'enrichir nos panneaux d'exposition.

Nous voilà bien loin du cadre fastidieux et de l'atmosphère pesante — que nous avons connus élèves, et que des milliers d'élèves connaissent encore, hélas ! — qui caractérisent la lecture imposée par les maîtres et les fameuses séances de comptes rendus de lecture qu'exigent les programmes officiels.

Cette préparation permet, pour le plus grand profit des élèves, de modeler les programmes d'enseignement en les adaptant aux exigences de méthodes pédagogiques vivantes et efficaces, et non l'inverse, comme c'est encore trop souvent le cas. ■

### PERSPECTIVES

Nos lecteurs pourront se reporter à « Perspectives », Revue Trimestrielle de l'Éducation éditée par l'Unesco : article du professeur Fitouri, intitulé « Une expérience de technique de motivation à la lecture » (vol. II, numéro 2). Signalons dans ce même numéro des articles de Margaret Mead, Felipe Herrera et Paulo Freire. La revue « Perspectives » se présente à partir du vol. II numéro 1 sous un nouveau format ; au sommaire de ce numéro des articles de Jean Piaget, Lester B. Pearson, Mikhail A. Prokofiev et Josué de Castro. Prix de l'abonnement : 14 F ; le numéro : 4 F.

# RENAISSANCE DE LA PENSÉE ET DU LIVRE ARABES

par *Philippe Ouannès*

**P**RES de 130 millions d'hommes et de femmes vivent aujourd'hui dans le monde arabe. Ils parlent presque tous la même langue, possèdent dans leur grande majorité les mêmes pratiques cultuelles et se réclament des mêmes traditions. Celles-ci font au livre une place de choix. L'Islam, en effet, tire son origine d'un livre, le Coran, dont le sens même est « lecture ».

Des rivages de l'Atlantique à ceux du golfe Persique s'étend l'une des rares aires géographiques du globe où l'unité linguistique se joint à la cohérence culturelle et religieuse pour permettre la compréhension entre les individus qui la peuplent.

La civilisation arabe a irrigué les civilisations méditerranéennes et occidentales et leur a permis de se développer sur la base d'apports originaux. Cette civilisation a en effet suscité une création littéraire et scientifique abondante.

Dès le 8<sup>e</sup> siècle, des ouvrages de toutes catégories, depuis la poésie jusqu'à l'astronomie, circulaient sur toute l'étendue de l'aire arabo-islamique qui allait de l'Indus aux Pyrénées. Car, en plus des noms prestigieux dont s'enorgueillit la tradition littéraire arabe, comme Abu Nuwâs ou Averroès, il faut penser à ces hommes illustres ou anonymes, curieux des choses d'ailleurs qui allèrent « à la recherche de la science » et répandirent dans le monde les ouvrages et les inventions des cultures orientales.

Qu'il s'agisse de la philosophie ou de cosmologie grecques, de la boussole ou du papier chinois, des chiffres indiens, etc., c'est par les Arabes, leurs livres et leurs traductions que le monde et singulièrement l'Occident, en eurent connaissance.

Sait-on aussi que sans la civilisation arabo-andalouse et ses poètes, tel Ibn Hazm (« Le Collier de la Colombe ») l'Europe médiévale n'aurait pas eu la même vision de l'amour

courtois et n'aurait peut-être pas traité de ses thèmes et de ses mythes, comme elle l'a fait dans « Tristan et Yseult », par exemple.

Des écrivains comme Ibn al-Muqaffa' (« Kalila et Dimna »), Ibn Sina (Avicenne) ou Ibn Khaldûn pour les « sciences humaines » et des penseurs comme al-Khwarizmi, al-Birûni, ar-Râzi (Rhazès) ou al-Farâbi, pour les « sciences exactes », présidèrent à la naissance ou suscitèrent la propagation d'œuvres, de théories, de faits scientifiques qui furent véhiculés par le livre et par les copies qui en circulaient d'un bout à l'autre de l'Empire arabe et jusqu'en Europe.

Le bilan du legs culturel et du rôle du monde arabe dans l'épanouissement des différentes civilisations du monde médiéval n'est pas dans le propos de cet article. Néanmoins, ce rôle et les traditions qui en découlent ne sont pas sans laisser une empreinte et des constantes socio-culturelles qui se perpétuent de nos jours par l'existence d'une vie intellectuelle intense et par des écrivains de stature universelle ; pensons à l'Egyptien Taha Hussein.

Toutefois, ces écrivains ou ces penseurs sont freinés dans leur expression par les différents problèmes que posent le livre et les processus de son élaboration.

De nos jours, en effet, le livre arabe n'occupe pas la place que ces facteurs culturels et linguistiques lui assignent. Les causes en sont multiples et c'est pour essayer de les analyser et d'y apporter des solutions que les différents gouvernements des pays concernés ont décidé, avec l'aide de l'Unesco, d'organiser une politique commune tendant à la promotion du livre dans la région.

Cette harmonisation a été mise au point par une conférence qui s'est tenue au Caire sous l'égide de l'Unesco en mai 1972 et à laquelle participaient des experts et des représentants de quinze pays arabes. Elle a recommandé la création d'un Centre régional du livre au Caire, dont le rôle sera déterminant à l'avenir pour l'établissement d'une politique du livre et de l'imprimé sur toute l'étendue de l'aire arabophone tout en en accélérant la circulation.

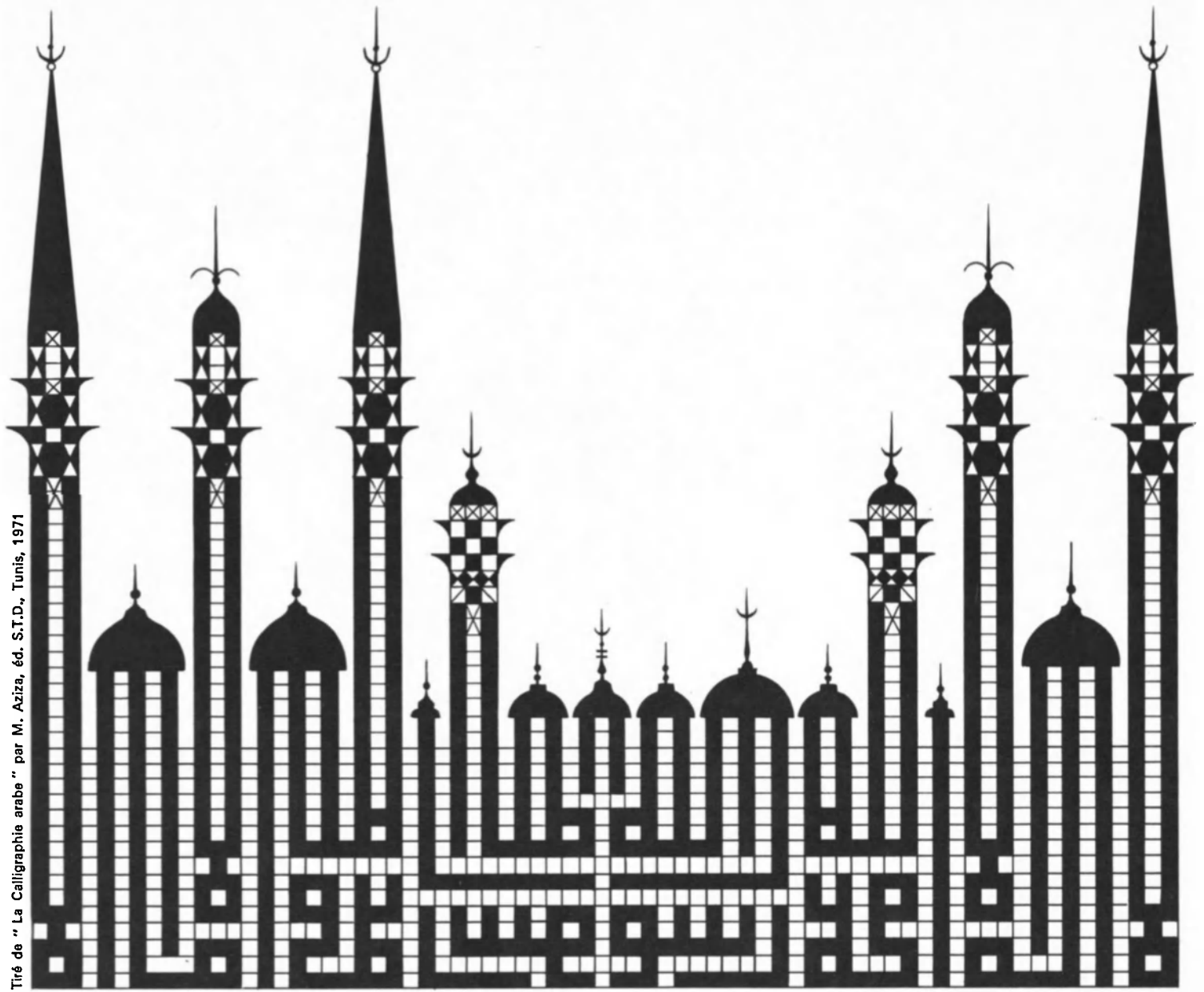
Cette tâche est d'ores et déjà facilitée par la longue tradition intellectuelle du monde arabo-islamique, par la commodité d'un langage commun et surtout par l'effort récent de scolarisation massive. De plus, cette promotion s'accomplira en prenant en compte les problèmes spécifiques de la création et de la production de livres, et aussi en s'appuyant sur une analyse précise des réalités présentes et des faits tels qu'ils existent.

Une première évaluation de la production de livres, sur la base des chiffres disponibles à l'Unesco, donne un total d'environ 5 000 titres par an, soit près de un pour cent de la production mondiale qui avoisinait cinq cent mille titres en 1969.

On estime que le tirage des livres scolaires, inclus dans ce total, représenterait, en moyenne, 50 000 exemplaires par titres, alors que celui des livres de lecture générale oscille entre 3 000 et 5 000 exemplaires, selon les estimations du Dr M. I. Shoush, président et directeur des Presses universitaires de Khartoum (Soudan).

**S**i, en outre, l'on tient compte du fait que les romans et surtout les romans-feuilletons, les livres à sujet religieux et quelques « best-sellers » atteignent des tirages plus importants, ainsi que l'affirme M. S. M. El-Sheniti, président de l'Organisation générale du livre en R.A.U. et sous-secrétaire d'Etat à la Culture, il ne serait pas déraisonnable d'admettre une production globale de 50 millions d'exemplaires par an, soit un tirage moyen de l'ordre de 10 000 exemplaires par titre.

Ce dernier chiffre est largement dépassé dans le cas du romancier égyptien Nagib Mahfuz et de sa fameuse « Trilogie » dont chaque roman porte en titre le nom d'un quartier du Caire et qui décrit trois générations d'une même famille cairote (de 1917 à 1944) au travers de leur existence et des événements politiques de leur pays. Il en va de même pour la plupart des écrits de cet écrivain et en particulier pour Zuqaq al Midaqq (tr. fr. « Passage des Miracles », Paris 1970).



Cette figure calligraphique « en miroir » se lit en arabe (écriture coufique) dans les deux sens selon un axe de symétrie central. Elle exprime la profession de foi musulmane : « Il n'est d'autre Dieu qu'Allah et Mohammed est le Prophète d'Allah. » De plus, elle est ornée de minarets et de dômes de La Mecque, ville sainte de l'Islam.

Toutefois, cette production souffre d'un double déséquilibre. Celui d'abord des deux seuls centres de l'industrie du livre qui sont essentiellement Le Caire et Beyrouth, véritables sources d'impression et de distribution. Celui, ensuite, des variations de production d'une année à l'autre. Le Liban, par exemple, a publié 427 titres en 1967 et 685 en 1969. A l'inverse, la production du Koweït a été de 153 titres en 1967 contre 80 seulement en 1969.

A cela il convient d'ajouter les différences de quantité selon les catégories de livres publiés. Car, si les sciences sociales représentent 24 pour cent de la production, la littérature 20 pour cent et la religion 11,5 pour cent, les sciences pures et appliquées n'obtiennent que 15,5 pour cent. Or, on considère généralement que les sciences devraient atteindre en proportion le même niveau que la littérature, soit 20 pour cent.

Il y a donc là une carence à laquelle

il faudrait remédier d'autant que cette production scientifique, équivalant à 400 ouvrages techniques par an, est insuffisante pour pouvoir faire face aux besoins de pays où le développement suit un rythme accéléré et où les exigences de l'enseignement sont de plus en plus aiguës.

La production annuelle du monde arabe est donc de 40 titres par million d'habitants (moyenne mondiale : 140 titres par million d'habitants) et le nombre d'exemplaires est de l'ordre de 0,40 par habitant (moyenne mondiale : 2,3 par habitant).

Les premières conclusions à tirer de ces chiffres et des évaluations faites plus haut sont que le monde arabe aurait moins de retard pour la production par titre que pour la production par exemplaire. Cela reflète bien la situation de ces pays où une vie intellectuelle active et une longue tradition culturelle existent depuis fort longtemps. Par contre, les vicissitudes historiques, les difficultés économi-

ques et la proportion élevée d'analphabètes qui en découle, freinent grandement le développement et la circulation du livre.

Mais à qui s'adressent ces publications et quelle est la composition du public ? Pour répondre à cette question, on peut diviser les lecteurs en deux groupes, adultes et enfants, suivant leur âge et donc leurs centres d'intérêts ; ce qui permettra de choisir trois exemples particulièrement significatifs : ceux du livre de lecture générale, de manuel d'enseignement et du livre d'enfant.

Pour le livre de lecture générale, les experts s'accordent sur la norme d'un livre par lecteur et par an et de six titres par groupe de 30 000 lecteurs. Or, en 1970, le monde arabe comptait 18 millions d'adultes alphabétisés. Ce chiffre est aujourd'hui largement dépassé par suite de l'effort d'alphabetisation extrêmement poussé dans tous les pays de la région.

On classe dans la catégorie du livre

de lecture générale aussi bien les romans que la poésie ou les pièces de théâtre. Tawfiq al-Hakim, l'un des dramaturges arabes les plus lus, suscite auprès du public un intérêt constant par des pièces où il introduit un symbolisme fait de fatalisme et de désespoir (« Les Gens de la Caverne ») ou représentant des personnages en lutte contre leur destin.

Par ailleurs, et plutôt que de citer tel ou tel poète, Adonis, Nizar Qabbani, al-Châbbi, etc., on voudrait rappeler la place primordiale que tient la poésie chez les Arabes et le rôle de la mémoire pour conserver ces vers. Fréquentes sont les séances de récitation et rares les personnes, même illettrées, incapables de redire quelques hémistiches. La transmission orale joue là un rôle important dont il faut tenir compte.

La production du livre de littérature et de lecture générale a été, on l'a dit, de 20 pour cent du total publié soit près d'un millier de titres en 1970, dont le tirage a atteint 3 millions d'exemplaires. Les besoins en fonction des normes citées plus haut, s'établiraient à environ 4 000 titres pour 18 millions d'exemplaires.

Fort conscients de la disparité qui existe entre la réalité et les besoins, les gouvernements arabes font de grands efforts pour instaurer l'équilibre en ce domaine, par une politique de planification dont l'un des aspects les plus évidents est la création du Centre régional au Caire.

Le livre d'enseignement possède des caractéristiques particulières puisque la production couvre à peu près les besoins de la population. Les problèmes que rencontrent les manuels sont les mêmes auxquels ils se heurtent dans d'autres régions du monde : planifier cette production pour pouvoir suivre les effectifs scolaires qui vont en grandissant, rendre les manuels plus attrayants et, surtout les approprier aux différentes régions du pays par une diversification suffisamment grande pour que l'enfant d'un village reculé n'ait plus à se servir d'un livre où tous les exemples ont trait aux trottoirs, aux immeubles, aux voitures, bref, à la vie dans une grande ville.

Lorsque l'on sait, comme nous l'apprend Mahmud al-Sheniti, que près de 26 millions d'exemplaires représentant 370 manuels furent distribués dans les écoles d'Egypte en 1968, on se rend compte des problèmes que posent de telles mesures et de l'impact qu'elles peuvent avoir.

En 1970, 54 millions d'enfants de moins de 15 ans vivaient dans le monde arabe et y représentaient 45 pour cent de la population totale. Or, la tranche d'âge de 5 à 14 ans, celle des lecteurs potentiels, s'élevait à 32 millions. Les besoins seraient donc de l'ordre de 1 500 titres pour 32 millions d'exemplaires.

L'importance du livre d'enfants n'est plus à démontrer ; c'est lui qui inculque des habitudes durables de lecture et qui familiarise l'enfant avec la

## LE MINARET DES LIBRAIRES

Ci-Jessous une page d'un traité d'astronomie et de mathématiques datant de 358 de l'Hégire, soit 969 de notre ère. Écrit de la main de Ibn 'Abd al-Jalib al-Sidjistâni, savant du 10<sup>e</sup> siècle, ce manuscrit original est illustré de figures d'une remarquable précision. Ci-contre à droite, l'étalage d'un marchand de livres sur la fameuse place Djamaa al Fna de Marrakech. A l'arrière-plan, le minaret de la mosquée principale de Marrakech, al-Koutoubiyya (« des libraires ») chef-d'œuvre de l'art almohade (12<sup>e</sup> siècle).



Photo © Almasny, Paris

« chose imprimée » ; c'est lui qui ouvre à l'enfant le monde des « images », du dessin et des représentations graphiques, et qui lui permet de rêver en découvrant cet univers. Aussi la coopération de psychologues, d'artistes et d'éducateurs est-elle indispensable pour la conception de tels livres.

Cette question revêt une importance fondamentale puisqu'il n'y a pas d'éditeurs spécialisés dans le livre pour enfants dans le monde arabe. Chaque grande maison d'édition, ou presque, possède bien un département pour la jeunesse et publie un certain nombre de livres qui, malgré le soin mis à leur fabrication, ne prennent pas toujours en compte les besoins intellectuels du jeune lecteur.

On ne possède pas de chiffres globaux pour cette catégorie de livres et seul l'exemple de Dar al-Ma'arif, le grand éditeur cairote, pourrait fournir un ordre de grandeur. Son fond de livres pour enfants est, en effet, constitué par 566 titres destinés à des lecteurs âgés de 6 à 14 ans et près du quart de ces titres concernent des enfants au-dessous de 8 ans.

La production intellectuelle du livre ne pose donc aucun problème de conception. Le monde arabe, on l'a vu, possède une tradition culturelle suffisamment riche et ancienne pour lui permettre de susciter écrivains, créateurs et artistes. Les freins qui existent se situent, entre autres, au niveau de l'attrait de la « profession ». La carrière d'écrivain n'apparaît pas

rentable à cause d'abord des tirages assez faibles qui ne permettraient pas à l'auteur de vivre de sa plume et d'exercer ce métier à part entière.

De plus, et bien que des pays de la région aient entamés le processus d'adhésion aux conventions internationales qui régissent le droit d'auteur, le principe du copyright n'est protégé par aucune loi nationale dans la plupart des pays arabes. Aussi des éditions pirates peuvent-elles proliférer, constituant un véritable fléau pour les éditeurs et les auteurs. Il est l'heure de souhaiter que la révision de la Convention Universelle des Droits d'auteurs et de la Convention de Berne, révision tendant à favoriser les pays en développement, soit rapidement adoptée par ceux-ci (voir page 32).

**L**A production matérielle du livre commence par l'édition. Or, les maisons d'édition dans le monde arabe sont souvent constituées par des libraires ou des imprimeurs qui, initialement groupés autour de la Mosquée ou du Tribunal ont, peu à peu modifié le caractère de leur entreprise. C'est en réaction contre cet état de fait que le Maroc a pris l'initiative de créer des maisons d'édition modernes, à capitaux publics ou privés, dans les principaux centres intellectuels du pays (Fès, Casablanca, Rabat). Cet exemple devrait être suivi non seulement par les principaux producteurs de livres, comme l'Egypte ou le Liban,



mais encore par l'ensemble des pays producteurs.

L'existence de telles maisons et leur regroupement au sein de syndicats, nationaux d'abord, régionaux ensuite, faciliteraient l'adoption de solutions communes face à des problèmes similaires, qu'il s'agisse du choix des manuscrits, de la planification des besoins et de la production, de la recherche de financements, etc.

Quant à l'imprimerie à proprement parler, les pays arabes possèdent à leur actif deux réalisations importantes. La première est l'École marocaine du livre. Unique en son genre dans le monde arabe elle permet au Maroc de résoudre l'un des problèmes les plus aigus de l'impression, celui de la formation d'un personnel qualifié qui, ailleurs, se fait soit « sur le tas » par l'expérience acquise, soit à l'étranger avec les inconvénients qu'entraînent de pareils stages.

La seconde réalisation est celle de l'imprimerie d'al-Ahram, la plus moderne d'Afrique, dotée du matériel le plus récent et de la plupart des procédés d'impression utilisés à ce jour.

Ces deux réalisations montrent les efforts accomplis dans le cadre de la promotion du livre, par les Etats désireux de se doter des moyens nécessaires pour entreprendre, après le premier et énorme effort de l'alphabétisation et de la scolarisation, celui de fournir à ces lecteurs les livres et les imprimés dont ils ont besoin pour maintenir et amplifier leurs connaissances.

Dans ce vaste effort entrepris par les gouvernements des pays arabes, il reste que le problème le plus délicat et le plus complexe à résoudre est celui des prix. La décision de l'Union postale arabe, en mars 1971, de considérer toute la région comme une seule unité postale, constitue un premier pas vers l'abaissement des tarifs postaux. Mais ces tarifs sont encore élevés et leur réduction en faveur du livre permettrait à l'acheminement postal de n'être plus prohibitif.

Car les prix freinent la distribution. Ils écartent du livre nombre de lecteurs potentiels s'ils se pratiquent à un niveau élevé dû soit aux coûts de production soit à la répercussion du prix du transport et de l'acheminement. La distribution elle-même va de pair avec la promotion puisqu'elle doit se diversifier et tenter d'atteindre les couches les plus larges et les plus nombreuses de la population.

Pour ce faire, divers moyens sont mis en œuvre. depuis les bibliothèques itinérantes jusqu'aux points de vente dans les quartiers populaires, voire même dans les cafés et les marchés de village, qui font pénétrer le livre auprès de lecteurs jusqu'ici à l'écart de ce « produit ».

Cette vaste campagne de promotion du livre lancée dans tous les pays arabes permettra donc d'élargir encore le cercle des bénéficiaires du savoir et d'étendre l'accès à la culture.

On sait aujourd'hui que l'apprentissage d'une langue transmet aussi les modèles culturels d'une société. L'ha-

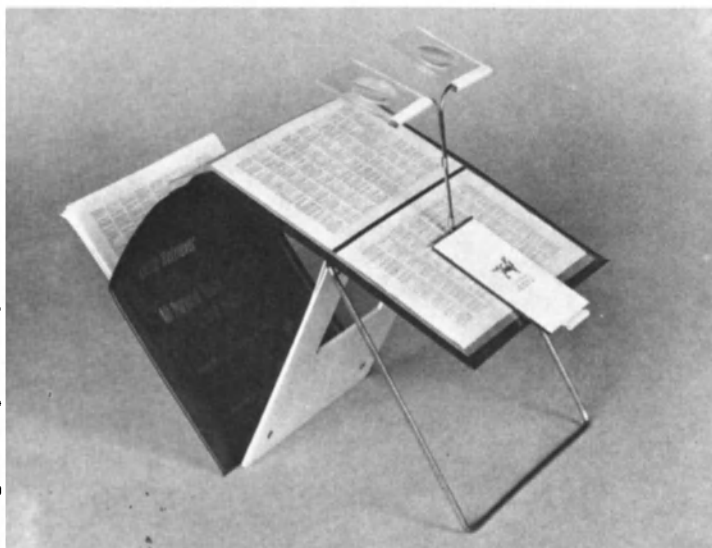
bitude et la possibilité de lecture permettent à ceux qui les pratiquent de s'intégrer au courant civilisateur que représente toute pensée qui s'exprime et se fait comprendre.

Les pays arabes ont un rôle prépondérant à jouer dans l'évolution des civilisations, le passé nous l'apprend et le présent nous le montre. Leur culture et leurs productions intellectuelles n'ont pu bénéficier des moyens modernes de diffusion et d'information par suite de circonstances politiques qui les ont écartés des voies de la communication. Ces circonstances sont désormais abolies et la Renaissance (Nahda) de la pensée et des lettres arabes, amorcée dès le milieu du 19<sup>e</sup> siècle atteint de nos jours à sa pleine signification.

Cette vaste campagne de promotion du livre permettra, dans un premier temps, aux Arabes eux-mêmes de prendre conscience de l'ampleur et de la qualité des œuvres de l'esprit produites sur leur propre sol.

Il faut espérer que, dans un deuxième temps, ces œuvres seront rendues accessibles aux lecteurs d'autres civilisations et d'autres cultures par une campagne similaire et de la même ampleur portant sur la traduction de ces ouvrages vers les langues à grande diffusion. Car, il est temps que le grand public soit tenu informé des chefs-d'œuvre que produisent aujourd'hui nos contemporains, les penseurs, les écrivains et les poètes arabes. ■





# Quand la page porte lunettes

par **Howard Brabyn**

**U**N volume contenant l'équivalent de dix ouvrages ordinaires, soit plus de 3 000 pages et que l'on pourrait glisser dans sa poche ; une bibliothèque chez soi, qui contiendrait autant de livres qu'une bibliothèque municipale bien fournie ; des bibliothèques municipales de la même importance que la Bibliothèque nationale ; cela

---

**HOWARD BRABYN**, écrivain et journaliste anglais spécialisé dans les problèmes relevant de l'éducation et de la science, fait partie de la rédaction anglaise du *Courrier de l'Unesco*.

peut sembler utopique aux bibliophiles. Or, ce rêve est, à l'heure actuelle, bien près de devenir réalité grâce aux travaux de deux pionniers des îles Anglo-Normandes.

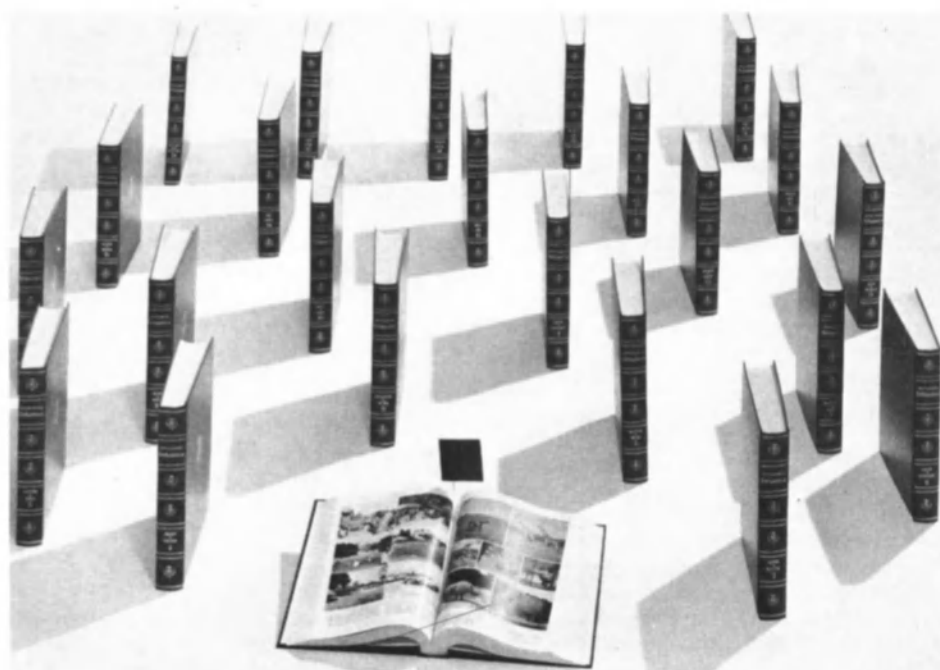
Réduire le contenu d'un livre, d'un illustré, d'un journal ou de dossiers volumineux, n'est pas une idée neuve. Les hôpitaux utilisent depuis longtemps des microfilms pour pouvoir conserver et retrouver les dossiers médicaux de leurs malades. Des rééditions de journaux américains pouvaient, dès 1930, être consultées sur microfilm.

Après la seconde guerre mondiale, la plupart des bibliothèques utilisèrent des microfilms pour compléter leurs collections d'ouvrages rares ou épuisés. De nos jours, les industriels de l'automobile utilisent largement micro-catalogues et manuels d'entretien qu'ils publient à l'intention de leurs revendeurs et concessionnaires.

Aujourd'hui, plusieurs revues, techniques pour la plupart, sont publiées sous forme de microfiches : 70 pages tiennent sur une seule micro-fiche pas plus grande qu'une carte postale.

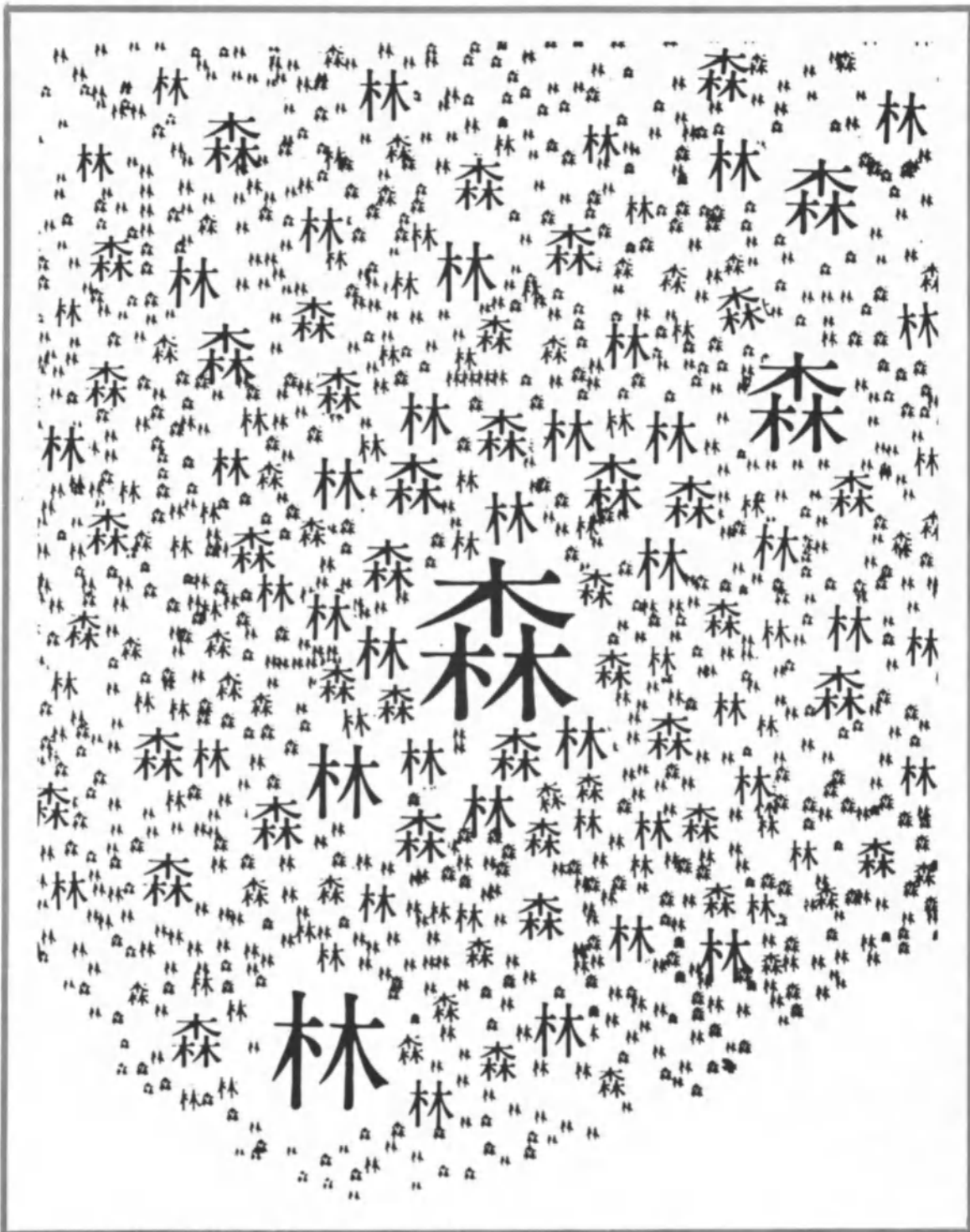
Un agrandisseur, ou lecteur, assez

A droite, les 24 volumes de l'*Encyclopaedia Britannica*. Grâce à un nouveau procédé photographique, les 24.000 pages de cette Encyclopédie peuvent tenir sur la plaque de 5 cm que l'on voit au centre de la photo.



« Nous avons ôté les lunettes des yeux pour les poser sur le livre », affirme George Davies, inventeur d'un nouveau type de micro-livre en micro-impression. A l'extrême gauche, une première version de ce livre avec son « lecteur » à doubles lentilles, maintenu en place, par un système d'aimants. Le support, lui, n'est pas indispensable et on peut tenir le livre dans ses mains. A gauche, les 36 micro-livres que l'on voit sur cette mini-étagère, représentent, incroyablement gain de place et de papier, près de 360 livres de poche. La consommation mondiale de papier pour journaux, livres et autres écrits, atteint 50 millions de tonnes environ par an; 500.000 arbres doivent être abattus chaque année pour produire la pâte nécessaire à la parution, par exemple d'un seul hebdomadaire à très grand tirage. A droite, l'affiche du japonais Ryuichi Yamashiro, dessinée pour une campagne de reboisement; elle est entièrement composée du même caractère chinois qui, tout seul, signifie « arbre », mais répété deux ou trois fois, signifie « bois, forêt ».

Affiche © Ryuichi Yamashiro, Japon



encombrant, est encore nécessaire pour rendre le contenu de la microfiche lisible. Cet appareil ressemble en général à un petit poste de télévision et, bien que d'autres types de lecteurs soient maintenant mis en vente, ils sont toujours encombrants. Cette catégorie d'objets n'est pas de celle qu'un amateur de lecture regardera avec plaisir au coin du feu par une soirée d'hiver.

C'est là qu'entrent en scène les deux chercheurs déjà mentionnés, George Davies et Hedda Wertheimer. Persuadés que la solution, pour produire un micro-livre aisément maniable, passait non par la miniaturisation photographique de livres imprimés selon les procédés traditionnels, mais bien

par la micro-impression, ils démontrèrent que celle-ci, dix fois plus petite que l'impression courante, était possible sur des presses ordinaires (offset).

Ils utilisèrent un « papier » de propylène qui, bien que d'une épaisseur d'un tiers inférieure à celle d'une microfiche, pouvait être imprimé recto et verso. Il en résulta un livre miniaturisé, de 10 pages et de 12 sur 14 cm. Un ensemble de dix ouvrages, avec leurs couvertures, aurait donc le même encombrement qu'un livre de poche.

Pour lire ce micro-livre, une sorte de loupe binoculaire est indispensable. Repliée, cette double loupe ne prend pas plus de place qu'un signet.

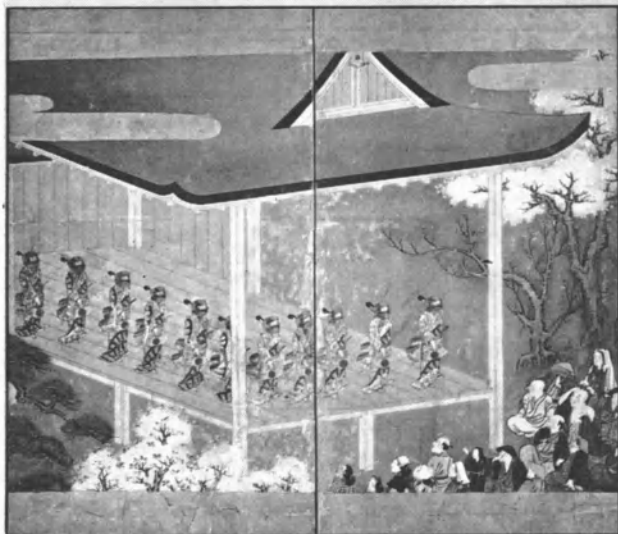
Ouverte, elle est maintenue en place, à la bonne distance, par un ruban de métal magnétisé, placé derrière la page qu'on lit.

Depuis que l'on utilise cette double loupe, deux images doivent être imprimées. Cela prend certes plus de place, mais procure l'avantage d'illustrations en trois dimensions. En outre, des gens de tous âges peuvent lire les microfiches sans effort, puisque le foyer de ces loupes est réglable.

Le problème, c'est de faire agréer la trouvaille. Car, le public n'achètera pas ce matériel tant que la diffusion des micro-livres ne sera pas générale, et les éditeurs, pour leur part, veulent être assurés d'une clientèle avant de se lancer dans la micro-impression. ■

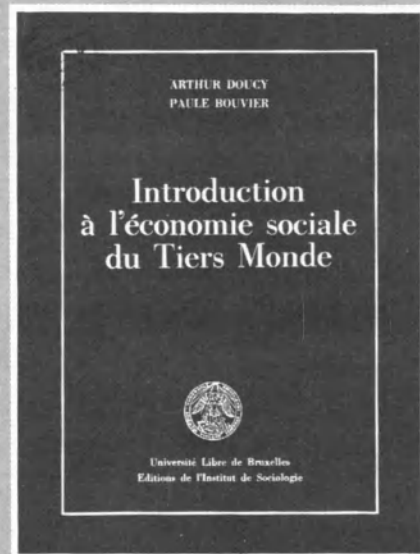
## THE ACTORS' ANALECTS

Edited, Translated and with an Introduction and Notes by  
CHARLES J. DUNN and BUNZŌ TORIGOE



UNIVERSITY OF TOKYO PRESS

LA DIFFUSION DU SAVOIR est le seul mobile des « presses universitaires ». Leur extension date de ces dernières années, elles permettent aux chercheurs de publier des travaux qu'aucun éditeur commercial n'accepterait. A gauche, une publication des presses de l'Université de Tokyo, « les Analectes de l'acteur » dans la série des œuvres représentatives de l'Unesco. Ouvrage bilingue, anglais-japonais, il a été traduit et annoté par Charles J. Dunn et Bunzo Torigoe. Ci-dessous, « Introduction à l'économie sociale du Tiers Monde » par Arthur Doucy et Paule Bouvier (Institut de sociologie de l'Université libre de Bruxelles, 1970. A droite, « Introduction à la théorie des probabilités » par Octavio A. Rascon (presses de l'Université autonome de Mexico, 1971). A l'extrême droite « Premier courrier pour l'ouest », par Morris F. Taylor (presses de l'Université de New Mexico, Etats-Unis).



# L'étonnante multiplication des presses d'université

par Maurice English

MAURICE ENGLISH, écrivain et journaliste américain, possède une grande expérience de l'édition universitaire. Il dirige la Temple University Press, après avoir été de 1961 à 1969 directeur des Presses de l'Université de Chicago. Il a publié de nombreux ouvrages, dont un recueil de poèmes, une pièce de théâtre et une traduction en anglais (1966) d'un recueil du poète italien Eugenio Montale.

LORSQU'EN 1966, le professeur Peter Vorzimmer partit de Cambridge (Angleterre) pour regagner l'Amérique, il venait d'achever un manuscrit sur lequel il fondait de grands espoirs. Spécialiste d'histoire de la science, Vorzimmer avait consacré à Cambridge près de six ans de recherches à la genèse de *l'Origine des Espèces* de Charles Darwin. Travaux qui l'avaient conduit à examiner en détail des problèmes qui restaient dans l'ombre depuis la mort de Darwin et qui préoccupaient les spécialistes de l'évolution.

Certes, aucun éditeur anglais n'avait envisagé la publication du manuscrit, mais Vorzimmer comptait bien trouver un éditeur américain.

Près de quatre ans s'écoulèrent cependant, et pas une seule maison d'édition commerciale, à New York et hors de New York, ne voulut examiner le manuscrit. Intitulé : « Charles Darwin : Les années de controverse », suivi du sous-titre : *l'Origine des Espèces et ses critiques, 1859-1882*, l'ouvrage impliquait des travaux peu alléchants pour le grand public, et l'éditeur ne pouvait que subir des pertes sèches.

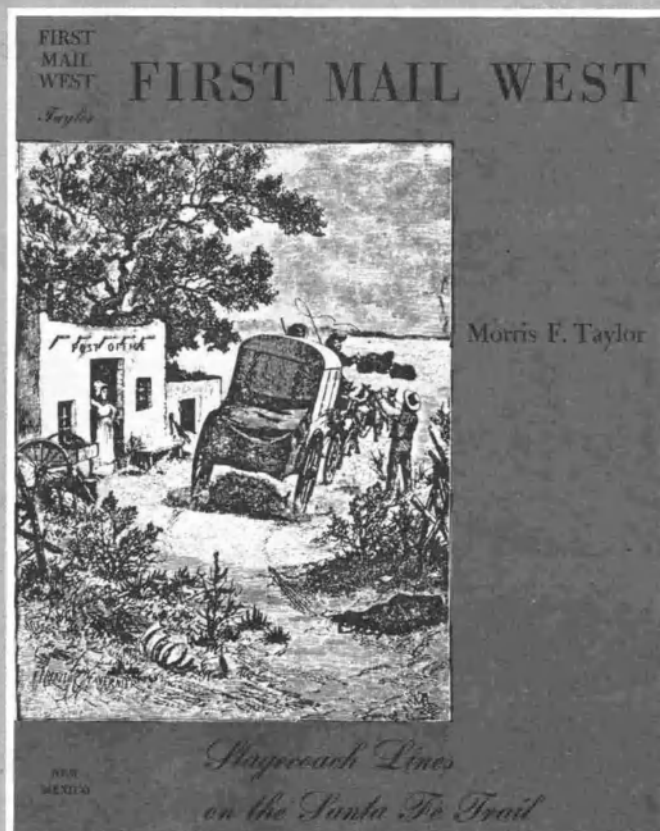
En ce point, interrompons les mésaventures du professeur Vorzimmer pour donner quelques précisions : en même temps qu'une florissante industrie du livre prenait son essor aux Etats-Unis, une forme d'édition non commerciale, l'édition des « pres-

# INTRODUCCION A LA TEORIA DE PROBABILIDADES

OCTAVIO A. RASCON CH.



UN AM TEXTOS PROGRAMADOS



ses universitaires », s'était développée parallèlement. Faisant fi des dogmes capitalistes du profit, elle se vouait à la diffusion du savoir. A cet égard, elle a joué, au cours de la dernière décennie, un rôle sans précédent ; aux Etats-Unis, en dépit de la récession actuelle, les presses universitaires se multiplient, et leurs publications, de haute qualité, sont toujours de plus en plus nombreuses. Dans d'autres pays, on commence également à reconnaître les avantages de maisons d'édition dont les publications ne dépendent pas de considérations sociales, politiques ou économiques.

Soulignons que l'expression « presses universitaires » n'est pas d'origine américaine. Elle a été parfois étendue à une forme d'édition parfaitement commerciale, bien qu'elle vise souvent le marché scolaire et éducatif.

Une brève rétrospective montre comment naquit l'expression, et permet de distinguer les éditeurs commerciaux qui usent du mot « université » dans leurs collections, des éditeurs universitaires au sens plein du terme.

Ce phénomène américain, à l'instar de beaucoup d'autres, est d'origine britannique. Les premières « presses universitaires » furent celles d'Oxford (créées en 1478) et celles de Cambridge (en 1521). Elles publiaient des ouvrages de piété et d'érudition, béné-

ficiaient du patronage de la Couronne, et jouissaient du monopole de la publication de divers types d'ouvrages (Bibles, grammaires, auteurs anciens et, au fil du temps, ouvrages proprement didactiques). Sur le plan financier, elles s'avéraient prospères, et lorsque la publication des livres devint dans la société moderne une entreprise commerciale proprement dite, elles purent s'y lancer. A l'heure actuelle, les presses d'Oxford et de Cambridge sont au rang des maisons d'édition les plus prestigieuses ; à leur catalogue, très varié, les publications érudites et éducatives ne figurent que pour une part.

**L**EUR succès a incité certains éditeurs commerciaux, qui n'ont certes pas de tels motifs historiques, à insérer dans leurs titres le mot « université », même si leur maison n'a aucun rapport avec un établissement d'enseignement supérieur. Il s'agit simplement pour eux de se placer sur un marché florissant pour vendre des manuels scolaires ou des ouvrages éducatifs.

A certaines exceptions près, ces éditeurs ne s'intéressent pas d'ordinaire à la publication d'ouvrages de pure érudition, au niveau de la recherche scientifique fondamentale, lesquels

ne peuvent toucher qu'un public très restreint.

Cependant les universités, hors leur mission spécifiquement enseignante, existent justement pour promouvoir l'esprit de recherche désintéressée qui, avec le temps, peut modifier une manière de penser, de sentir, ou d'agir au sein d'une culture. Elles existent aussi pour favoriser à travers le monde l'échange des connaissances spécialisées, non seulement d'un pays à l'autre, mais d'une discipline à l'autre. Par exemple, un ethnologue colombien peut recueillir maintes données auprès d'un structuraliste parisien (et vice-versa, ainsi d' « Amazonian Cosmos : Sexual and Religious Symbolism of Tukano Indians » — « Le Cosmos amazonien, symbolisme sexuel et religieux chez les Indiens Tukano », par Gerardo Reichel — Dolmatoff, University of Chicago Press, 1971). La jaquette de l'ouvrage porte une citation de Claude Lévi-Strauss, dont plusieurs travaux importants ont été publiés en anglais par les soins des presses universitaires.

En somme, la « recherche désintéressée » tourne court, sauf si les résultats en sont vraiment palpables, c'est-à-dire, dans notre société, communiqués sous la forme d'un livre. Comment relever le gant ? Comment publier des livres d'un contenu trop

## La valeur n'attend pas le nombre des lecteurs

spécialisé pour n'atteindre qu'un public limité ? Ouvrages souvent consacrés à des connaissances nouvelles, ou à des idées qui ne sont saisies que par quelques milliers, voire quelques centaines de spécialistes disséminés à travers le monde.

Aux Etats-Unis, ce sont les universités elles-mêmes qui ont relevé le défi. Les plus entreprenantes financent elles-mêmes leur propre maison d'édition, si bien que les chercheurs sont certains que leurs travaux seront publiés. Par ailleurs, de vastes domaines peuvent être explorés grâce aux travaux de spécialistes appartenant à d'autres universités que l'université éditrice.

**M**AIS revenons-en au professeur Vorzimmer. En fin de compte, son étude fut publiée en 1970 par les presses de Temple University, où l'auteur enseignait ; encore fallut-il qu'elle fût recommandée expressément par cinq éminents spécialistes de l'évolution.

Là-dessus, les droits furent promptement acquis, pour le Commonwealth britannique, par un éditeur londonien. Depuis sa parution, l'ouvrage a été l'objet de comptes rendus exclusivement élogieux, dont certains parurent... dans des quotidiens !

L'essentiel, c'est que ce livre révèle un fait étonnant — mais jusqu'ici mal connu — Darwin ignorait, au départ, le processus réel de l'évolution et dut à plusieurs reprises revoir son ouvrage, affaiblissant en se corrigeant sa position fondamentale. Comment ? Pourquoi ? Quelle lumière jette le cas de Darwin sur les contradictions et détours qui déterminent la découverte dans le domaine scientifique ?

Tous passionnants problèmes. Et si les presses de Temple University ne comptaient guère rentrer dans leurs frais de publication à la vente, elles peuvent à présent l'espérer. Or, la décision de publication était exempte de toutes considérations commerciales. Ce qui est également vrai pour la plupart des ouvrages publiés par les presses universitaires américaines. Celles-ci sont subventionnées par l'Université ; elles reçoivent parfois une aide de l'Etat, ou du gouvernement fédéral. Plusieurs d'entre elles tirent la plupart de leurs revenus de la vente des ouvrages à leur catalogue. D'autres reçoivent des dons de certaines fondations, ou de personnes privées.

Quoi qu'il en soit, un seul critère

détermine la publication d'un ouvrage : sa valeur. L'originalité de la recherche est soumise à l'appréciation de spécialistes qualifiés (et anonymes), et d'un comité de lecture composé de savants de l'université. Tous juges rigoureux et impartiaux.

Pour comprendre le développement de ce système, il faut revenir en arrière et passer d'Oxford en Angleterre, à Ithaca (New York), où la Cornell University fonda en 1869 sa propre édition académique. Exemple que suivirent en 1878 l'Université Johns Hopkins à Baltimore, et plus tard, l'Université de Chicago.

Depuis, trois phases ont marqué le développement des presses universitaires. Jusqu'en 1930, elles durent souvent leur existence à la forte personnalité d'un animateur, universitaire érudit féru d'édition.

Entre 1930 et 1940, elles commencèrent à s'organiser sur une base plus technique ; elles devinrent plus soucieuses de présentation, et cherchèrent à améliorer les ventes en prospectant dans la clientèle que pouvaient fournir les associations scientifiques ou professionnelles.

En 1937 fut constituée l'Association des Presses Universitaires américaines. Les entreprises jusque-là isolées purent alors, au sein d'un organisme central, se concerter à propos des conditions et exigences requises, échanger des renseignements relatifs aux méthodes d'édition, et élaborer un programme de formation pour leurs spécialistes : rédacteurs, metteurs en page, maquettistes, etc., recrutés dans le milieu universitaire. Des spécialistes de l'« édition commerciale » qui appréciaient l'atmosphère du « campus » et l'originalité des initiatives, vinrent parfois se joindre à eux.

En 1948, l'Association des Presses Universitaires américaines comptait trente-cinq entreprises qui, cette même année, publièrent 727 ouvrages nouveaux. Actuellement, l'Association a plus de soixante-dix membres, dont certains, hors des Etats-Unis, ont le statut de membres associés. La moyenne annuelle de production va de 7 à 200 publications.

Selon les statistiques de l'industrie du livre, les presses universitaires ont édité en 1970 2 700 ouvrages, soit 7,5 pour cent de la production totale des Etats-Unis (36 000 ouvrages \*). Leurs ventes représentent 37 millions

de dollars, soit le 1,3 pour cent des 2 750 000 000 de dollars investis la même année dans l'achat de livres.

Soulignons que les presses universitaires se rattachent aux grandes universités de la « Ivy League », à de grands centres de recherches mondialement connus, comme Chicago ou Berkeley, et aux principales universités des Etats et des villes dont bon nombre comptent 40 000 étudiants et davantage. Une maison d'édition de haute qualité est une marque de prestige pour une université.

L'accroissement des publications va de pair avec l'accroissement des entreprises d'édition universitaires. De plus, la qualité de la présentation et de la fabrication ne cesse de s'améliorer. Seules, quelques entreprises de peu d'envergure ont dû suspendre leurs activités.

On peut se faire une idée précise de la qualité de ces éditions universitaires si l'on sait que sur tous les titres d'ouvrages autres que d'imagination, 10 pour cent paraissent par leurs soins.

**U**NE autre statistique vient éclairer la première : de tous les livres autres que d'imagination figurant aux catalogues (compte tenu d'une demande qui se maintient d'année en année), 15 pour cent paraissent aux presses universitaires. Différence de pourcentage révélatrice : elle montre que les presses universitaires ont obtenu des manuscrits traitant de sujets importants, exposant des idées originales, ou donnant des renseignements inédits. En bref, des ouvrages de valeur durable.

Certes, certaines presses universitaires ont connu, financièrement parlant, des moments difficiles. On voit bien pourquoi : d'une part, elles éditent des livres dont la production est coûteuse ; d'autre part, elles ne publient pas d'ouvrages à très grand tirage assurés d'un vaste marché, comme les manuels scolaires et autres textes didactiques.

Enfin, subventionnées pour l'essentiel par les universités, lesquelles sont souvent elles-mêmes à court de fonds, elles ne peuvent toujours trouver l'équilibre financier requis entre production et vente.

Et pourtant, elles survivent — mieux encore, elles se multiplient. Aux Etats-Unis, les établissements scolaires sont exemptés d'impôts, y compris les presses universitaires, qui ne sont pas

\* N.D.L.R. Dans ce total ne figurent pas les publications du gouvernement fédéral (plus de 40 000).

censées entrer en concurrence avec les maisons d'édition commerciales (lesquelles paient des impôts).

Actuellement, les éditions par presses universitaires sont apparues dans d'autres pays. En Grande-Bretagne, à l'Université d'Oxford et de Cambridge, des presses universitaires de type américain sont venues s'adjoindre aux éditions commerciales déjà rattachées à l'Université.

Il en existe pour les universités du Pays de Galles, d'Edimbourg, de Manchester, de Liverpool, de Leicester et de Londres. En ce qui concerne Londres, le label est « Athlone Press », car celui de « University London Press » appartient, par droit de préemption, à une firme commerciale spécialisée dans la production du matériel d'enseignement, sans que cette firme soit reliée à l'Université elle-même.

Au Canada, trois presses universitaires sont en plein essor : Montreal (McGill-Queens), Toronto, Laval, auxquelles vient de s'ajouter la Colombie britannique. Au Japon, il y en a une dizaine, dont la plus connue est celle de l'Université de Tokyo.

En Australie, on en compte six, dont l'« Australian National Press » de Camberra. Citons encore les Presses de l'Université nationale de Mexico, de l'Universitetsforlaget en Norvège, les « Editions de l'Institut de Sociologie de l'Université libre de Bruxelles » en Belgique. La République de Corée en possède cinq, groupées en associations. Ajoutons celles de l'Université de Malaisie, à Kuala Lumpur, de l'Université de Hong Kong et de l'Université de Singapour.

Du monde entier, l'Association des Presses Universitaires (1000 Park Avenue, à New York) reçoit sans cesse des demandes de renseignements relatives à l'organisation nécessaire pour assurer la publication des travaux des savants.

De son côté, l'Association entre en contact avec les savants, comme avec les universités auxquels ils sont attachés. Récemment, une délégation s'est rendue à Moscou et à Leningrad pour étudier le système des presses en Union soviétique. Certaines d'entre elles y sont rattachées aux universités, d'autres aux cinquante instituts de recherche scientifique de Moscou. Il semble que dans l'avenir, des échanges, voire des copublications, puissent être instaurés entre l'U.R.S.S. et les Etats-Unis.

L'Afrique, pour sa part, compte déjà des réalisations remarquables : Pres-

ses de l'Université Hailé Sélassié en Ethiopie, Presses de l'Université du Ghana, Presses de l'Université d'Ibadan et Presses de l'Université d'Ifé au Nigéria. En Afrique du Sud, l'Université de Witwatersrand a également ses presses.

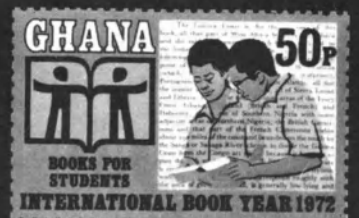
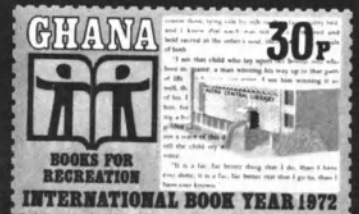
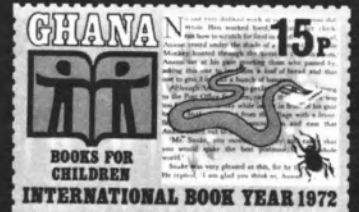
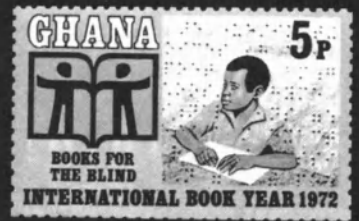
Il est encore un domaine de publications que les presses universitaires à l'étranger peuvent fort bien développer à l'exemple des Etats-Unis : celui des ouvrages « régionaux », qui relatent les cultures de minorités ethniques, des particularismes locaux, de vieilles coutumes ou des cultures anciennes dont bon nombre disparaissent avec l'industrialisation.

**A**INSI la « University of Oklahoma Press » publie depuis longtemps une remarquable série de livres consacrés à l'Ouest américain, à ses Indiens et à l'histoire de la « frontière ». C'est à l'University of California Press que l'on doit « Ishi in Two Worlds », « Ishi le dernier Indien », de Theodora Kroeber (voir Courrier de l'Unesco, février 1963). Traduite en plusieurs langues, cette biographie du survivant solitaire d'une tribu indienne disparue est devenue un best-seller. La « University of New Mexico Press » a publié des études remarquables, comme « First Mail West » (« Premier courrier pour l'Ouest : les lignes de diligence sur la piste de Santa Fé », par Morris F. Taylor, Albuquerque, New Mexico, 1971).

Les universités qui sont situées, comme fort souvent aux Etats-Unis, dans des régions à l'écart des très grandes villes, ont un rôle à jouer pour la sauvegarde de l'héritage culturel qui risque de disparaître à tout jamais.

Enfin, rappelons que plus les connaissances s'approfondissent, plus elles tendent à la spécialisation. Cette spécialisation rend plus nécessaire encore le contact entre les diverses disciplines, de même qu'entre les spécialistes de divers pays. L'expérience américaine prouve que pour les éditeurs des hommes de science, le cadre et l'ambiance de l'université sont stimulants. Outre de non négligeables commodités — bureaux, éclairage, chauffage — l'université assure les fonds nécessaires pour couvrir les frais d'impression et les appointements du personnel.

Mais surtout, elle offre un climat intellectuel, un mode de pensée, un cercle de collaborateurs de valeur, un idéal enfin. ■



Cette année, affiches, couvertures de livres, en-têtes, signets et timbres portant le symbole de l'Année Internationale du Livre et sa devise « Des livres pour tous », sont mis en circulation dans la plupart des pays du monde. Émises par le Ghana ces séries de timbres mettent l'accent sur le besoin en livres de lecture pour tout un chacun et surtout pour les enfants, les étudiants et les aveugles. Voir en page 33, d'autres timbres émis à l'occasion de l'Année Internationale du Livre.



**P**ERMETTRE aux pays en voie de développement d'accéder à la production intellectuelle des pays avancés et dans des conditions plus libérales, tel est l'esprit de la nouvelle législation du droit d'auteur après les travaux de révision de la Convention Universelle qui se sont tenus à l'Unesco il y a un an, à Paris.

Les possibilités d'application de cette Convention révisée devraient se traduire par l'accroissement de la production et de la diffusion des livres dans les Etats du Tiers monde.

Pratiquement, il s'agit de répondre aux besoins des nations les moins fortunées en aménageant de nouveaux accès aux œuvres dans les domaines éducatif, scientifique et technique sans affaiblir la structure et la portée de la protection en matière de droit d'auteur assurée par les pays industrialisés en vertu de la « Convention Universelle » (adoptée à Genève en 1952) et de la « Convention de Berne » (adoptée en 1886 et quatre fois révisée entre 1908 et 1967).

Les représentants de 45 des 60 Etats parties à la Convention de 1952 ainsi que les observateurs de 30 pays et de nombreuses organisations intergouvernementales et non gouvernementales particulièrement intéressées, participèrent à ces travaux de révision du 5 au 24 juillet 1971 au siège de l'Unesco.

Parallèlement, se tenait également une conférence de révision de la Convention de Berne. Il s'agissait bien de deux conférences diplomatiques dont les réunions ne se sont jamais tenues simultanément. Ce respect scrupuleux de la forme correspondait à une rare unanimité quant au fond.

C'est qu'en effet, dans le domaine de la production des livres, on constate un énorme déséquilibre entre les pays en voie de développement et les pays industrialisés. Alors que l'Asie, l'Afrique et l'Amérique latine comptent 70 % de la population du globe, il ne s'y publie qu'une très faible part des cinq milliards d'ouvrages qui paraissent tous les ans dans le monde : environ 2,50 % pour l'Asie et moins de 0,15 % pour l'Afrique. La situation est un peu meilleure en Amérique latine mais le fossé entre les besoins et la production y reste important et l'on sait aussi que les Etats arabes souffrent d'une pénurie de livres.

Il en est de même pour le nombre des titres : les 18 pays en voie de développement d'Asie qui comptent 28 % de la population mondiale ne produisent que 7,3 % des titres, l'Afrique dont la population représente 9,6 % du total mondial en produit 1,7 % et l'Amérique latine qui représente 6,1 % du total mondial en produit 3,8 %.

On constate aussi que les sujets des livres publiés ne répondent pas toujours aux impératifs du développement. En Asie, par exemple, la part des ouvrages scientifiques et techniques par rapport au nombre des titres publiés n'est que de 10,6 %, soit moins de la moitié du pourcentage correspondant des pays les plus avancés.

Pour pallier l'insuffisance de la production, les pays en voie de développement ont recours à l'importation et c'est ainsi

# Le droit d'auteur et le monde en développement

par  
Georges Ravelonanosy

qu'en Afrique, trois ouvrages sur quatre viennent de l'étranger.

Les négociations ont abouti à un assouplissement de la législation existante sur le droit d'auteur. Trois articles nouveaux ont été mis au point. Premièrement : définition des pays en voie de développement.

Deuxièmement : droit de traduction. Un pays en voie de développement, désirant traduire dans sa langue nationale des ouvrages destinés à l'enseignement scolaire ou universitaire ou à la recherche, ne sera plus tenu d'observer — comme auparavant — un délai réglementaire de sept ans à partir de la publication de l'œuvre. Ce délai est ramené à trois ans lorsqu'il s'agit d'une langue d'usage général — comme le français, l'anglais ou l'espagnol — et à un an pour une langue d'usage non général.

Troisièmement : la Convention révisée prévoit que, si dans les cinq ans qui suivent la date de la première publication d'un livre, celui-ci n'a pas été mis en vente dans un Etat contractant, tout ressortissant de cet Etat pourra obtenir une licence de reproduction afin de répondre aux besoins de l'enseignement scolaire et universitaire. Cette période est ramenée à trois ans pour les œuvres relatives aux sciences exactes et naturelles et à la technologie, et portée à sept ans pour celles qui appartiennent au domaine de

l'imagination (romans, poèmes, pièces de théâtre, musique, livres d'art).

Les dispositions concernant les droits de traduction et de reproduction sont assorties de deux conditions : d'une part, l'interdiction d'exporter les exemplaires des livres traduits ou reproduits et d'autre part, la nécessité de verser une rémunération équitable à l'auteur. En outre pour le droit de traduction, il est prévu un délai supplémentaire de six ou de neuf mois (selon le cas) et pour le droit de reproduction un délai concomitant de six mois. Ces délais ont pour but de permettre les négociations entre les éditeurs des pays industrialisés et leurs homologues des pays en voie de développement.

Diverses modalités sont également prévues pour les productions audio-visuelles (films de télévision et enregistrements sonores) conçues et publiées pour les besoins de l'enseignement scolaire et universitaire. Ces dispositions s'appliquent dans le cadre exclusif de territoires déterminés. On mesure l'importance des nouveaux textes quand on sait la part toujours plus grande que prennent les « émissions scolaires » — au sens large du terme — dans les méthodes pédagogiques de nombreux pays en voie de développement.

**E**NFIN les négociateurs ont assoupli les dispositions de la Convention Universelle, selon lesquelles un Etat membre de l'Union de Berne ne pouvait quitter celle-ci pour adhérer à la Convention Universelle sans perdre son droit de protection dans les pays qui sont membres des deux conventions. La conférence a accepté de lever cette « clause de sauvegarde » en faveur des pays en voie de développement, compte tenu de la nécessité temporaire dans laquelle ils se trouvent « d'adapter leur degré de protection du droit d'auteur à leur niveau de développement culturel, social et économique ».

Un Comité intergouvernemental, dont les membres ont été désignés en tenant compte « d'un juste équilibre entre les intérêts nationaux sur la base de la situation géographique de la population, des langues et du degré de développement » est chargé d'étudier les problèmes relatifs à l'application et au fonctionnement de la Convention révisée.

Ce comité qui sera constitué dès l'entrée en vigueur de la Convention révisée, sera composé des 12 Etats membres du Comité de la Convention de 1952, à savoir : la République Fédérale d'Allemagne, le Brésil, l'Espagne, les Etats-Unis, la France, l'Inde, Israël, l'Italie, le Kenya, le Royaume-Uni, l'Argentine, la Tunisie et des six Etats ci-après élus par la Conférence de révision : l'Algérie, l'Australie, le Japon, le Mexique, le Sénégal et la Yougoslavie.

Ainsi est-on parvenu à un compromis soigneusement dosé. Tout en sauvegardant les intérêts — tant moraux que matériels — des auteurs (la Convention révisée reconnaît expressément les « droits patrimoniaux qui assurent la protection des intérêts patrimoniaux de l'auteur »), la nouvelle législation doit favoriser le développement des lettres, des sciences et des arts et contribuer à une meilleure compréhension internationale.

L'objectif est ambitieux, le champ d'action est vaste. Or, la Convention révisée ne sera un instrument juridique véritablement efficace que si elle est largement ratifiée et appliquée. ■

**GEORGES RAVELONANOSY**, journaliste malgache, fut, en 1962, le premier rédacteur en chef du Courrier de Madagascar, quotidien de langue française publié à Tananarive. Auteur d'une étude sur la poésie malgache, il est, depuis octobre 1970, membre de la Division de la Presse à l'Unesco.

# L'Année Internationale du Livre dans le monde

- Tous les livres publiés en 1972 par l'Association des Editeurs d'Israël porteront le symbole de l'A.I.L.
- Le Guatemala publie une édition spéciale du « Popol-Vuh », ancien livre Maya, l'une des sources les plus importantes pour l'étude de la mythologie précolombienne.
- « A livre ouvert », un film en couleurs pour la télévision, produit par l'Unesco sur l'A.I.L., existe en arabe, anglais, espagnol et français (détails auprès de la Division de la radio et de l'information visuelle, Unesco, place Fontenoy, Paris).
- Un catalogue des livres récents publiés par les Editions du Progrès, la plus grande maison d'éditions soviétiques en langues étrangères, recense les ouvrages que ces éditions exportent vers 102 pays.
- L'université d'Antioquia, à Medellin, en Colombie, a organisé une foire spéciale sur le livre universitaire.
- La République fédérale d'Allemagne accorde une aide financière et technique aux pays en voie de développement qui veulent améliorer leur capacité d'impression.
- L'Unesco a préparé un dossier de presse composé d'informations relatives à l'A.I.L. (se renseigner auprès de l'Unité chargée de l'A.I.L. Unesco).
- Des foires aux livres se tiennent à travers toute la Pologne ; à Varsovie, une exposition « l'Art du livre » avait trait aux arts graphiques appliqués aux livres.
- La Hongrie lance une nouvelle collection de livres de poche sur la littérature hongroise contemporaine.
- L'Iran met au point un plan en cinq ans pour la promotion du livre ; il sera intégré dans le 5<sup>e</sup> Plan de développement national.
- Pour chaque livre emprunté ou acheté, on demande aux Canadiens de donner quelques centimes destinés à l'achat de livres pour les pays en voie de développement.
- Le timbre espagnol commémorant l'A.I.L. reproduit la couverture de la première édition de « Don Quichotte », publié en 1605 (voir les timbres de l'A.I.L.).
- L'Institut international de littérature pour enfants, à Vienne, prépare une bibliographie mondiale sur les livres pour enfants.
- La République du Zaïre envisage de recueillir la littérature orale tant par écrit que sur bandes magnétiques.
- La Malaisie va construire une Bibliothèque nationale à Kuala Lumpur.
- La Commission nationale de l'Éthiopie pour l'Unesco fait paraître une bibliographie des publications en amharique.
- Le Salvador va organiser une Foire populaire du livre consacrée à l'A.I.L.



LAOS



ESPAGNE



PAKISTAN



KOWEIT



NIGER



RÉPUBLIQUE DE CORÉE



TUNISIE



SULTANAT D'OMAN



RÉPUBLIQUE KHMÈRE



COTE D'IVOIRE

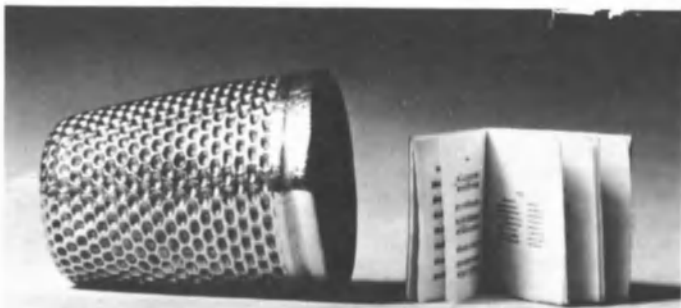


Photo (c) Gérard Dufresne, Idea Focus, Paris

Le roi de Thaïlande Bhumiphol Adulyadej a écrit pour l'Année Internationale du Livre un recueil de chants-poèmes, édité dans un format fort rare : plus petit qu'un dé à coudre, il fut présenté à Bangkok lors de l'exposition consacrée à l'imprimerie qui inaugura le vaste programme de la Thaïlande pour l'A.I.L. : enquête nationale sur le livre, ouverture d'une bibliothèque modèle pour inciter à la lecture les enfants des zones déshéritées. En avril, pendant la Semaine Nationale du Livre, éditeurs et libraires ont réduit les prix de vente des livres.

Plusieurs pays émettent des séries commémoratives de timbres pour marquer l'Année Internationale du Livre. D'autres oblitérent toutes les lettres à la devise de l'Année Internationale (flammes). Nous présentons ici une sélection de timbres émis à l'occasion de cette campagne d'ampleur mondiale. (Pour d'autres timbres de l'Année Internationale, voir page 31.)



# Nos lecteurs nous écrivent

## L'ÈRE DES POISONS

On est extrêmement surpris de voir un savant qualifier, à plusieurs reprises, d'hystériques ceux qui préfèrent les méthodes naturelles respectant les équilibres biologiques, aux méthodes récentes, qui s'insouciant fort de respecter quoi que ce soit, sauf les puissants intérêts financiers qui sont à leur base, et qui préconisent aveuglément l'emploi à outrance des pesticides et engrais chimiques. D'une part, la sérénité qu'implique le véritable esprit scientifique s'accorde fort mal avec l'utilisation de tels termes et, d'autre part, si hystériques il y a, il semble bien que ce soit chez ceux qui prétendent tout bouleverser par leurs méthodes révolutionnaires plutôt que chez les esprits pondérés et calmes qui exigent des preuves, des certitudes avant d'opérer tout changement problématique. La vérité est parfaitement exprimée par le docteur Comet, lorsqu'il parle du « développement rapide de nouvelles méthodes de culture où la chimie vient détrôner les antiques procédés culturaux en fournissant aux paysans le moyen d'augmenter le rendement » agricole au détriment de la qualité des aliments. Les engrais modifient tellement l'équilibre biologique des sols qu'il en résulte une floraison de parasites inconnus jusque-là, ce qui permet à l'industrie chimique d'ouvrir de nouveaux rayons, ceux des insecticides et des pesticides ».

Conséquence : l'intoxication généralisée de tous les êtres vivants, car « cette débauche de produits toxiques arrive à tuer la faune et la flore normales et pénètre dans les nappes souterraines, d'où elle envahit la sève des végétaux »... La plaidoirie de M. Borlaug paraît plutôt verbeuse...

Georges Moureaux  
Yonnax, France

## IL FAUT PLAIDER IL FAUT COMBATTRE

C'est en tant que jeunes protecteurs de la nature que nous aimerions rectifier le portrait un peu rapide que Norman Borlaug a fait de nos convictions. Nous ne sommes pas rétrogrades, nous ne demandons pas la suppression pure et simple des produits agrochimiques qui sont, bien sûr, indispensables en pays sous-développés. Mais dans nos campagnes on les emploie bien souvent à tort et à travers, sans tenir compte des conditions prescrites. Ils sont ainsi à l'origine de ces récoltes monstres, stockées pendant des années et dont personne ne profite, pas même les pays qui en ont besoin. L'excès d'engrais, entraîné par le ruissellement aboutit dans les rivières. Là, il favorise la prolifération des plantes aquatiques qui absorbent l'oxygène et entraînent la mort de la faune.

Nous ne reviendrons pas sur le rôle qu'a pu jouer le DDT dans la disparition de certaines espèces. Mais il y a plus grave : de récentes études ont montré que le DDT rendait difficile la photosynthèse du phytoplancton, ce qui, à plus longue échéance, risque de raréfier la faune aquatique, qui n'est pas non plus une réserve de nourri-

ture négligeable si elle est convenablement exploitée. Nous persistons donc à croire qu'une réglementation sur les produits agrochimiques est nécessaire en pays développés, puisque, pour des raisons économiques, le surplus est inutilisé, et que les problèmes de santé sont moins cruciaux.

Club picard des jeunes amis  
des animaux et de la nature  
Amiens, France

## LANCES POUR DES MOULINS (A PAPIER)

J'ai lu avec un intérêt tout particulier votre très beau numéro (janvier 1972). Il reproduit, page 18, la carte dressée en 1925 par Th. F. Carter, décrivant la route suivie par le papier dans son voyage millénaire de la Chine vers l'Europe. Si la partie du tracé de cette carte relative à l'Extrême-Orient n'appelle pas d'observation, en revanche, celle se rapportant à l'apparition de la papeterie en Europe justifie plusieurs rectifications.

La mention « Hérault-1189 » vise un prétendu moulin à papier à Lodève. Or, on sait depuis le travail définitif paru en 1906 de M.-J. Berthele, alors archiviste de département, que l'acte auquel on se référerait pour mentionner l'existence d'une papeterie était de 1269 et non de 1189 et qu'au surplus une erreur de copiste avait substitué « paxerias » à « paxeriam » (chaussée). Malgré cette réfutation précise, le moulin à papier de Lodève réapparaît régulièrement depuis sa première mention en 1840. Puissiez-vous contribuer maintenant à la destruction de cette légende.

Pour ce qui est de l'Italie, à la place de Montefano et de Venise, c'est l'illustre cité papetière de Fabriano (près d'Ancône) qu'il faut mentionner avec référence à la date de 1276. On y fabrique toujours d'admirables papiers. Enfin, même assortie d'un point d'interrogation, la date de 1320 à côté du nom de Cologne, ne repose sur rien. Conservons Nuremberg en substituant l'année 1390 à 1391. Précisons pour terminer que le plus ancien moulin à papier français mentionné par les archives est celui de La Pielles, près de Troyes, dont on sait qu'il fonctionnait déjà en 1338.

Henri Gachet  
membre de l'Association internationale  
des Historiens du Papier.  
Paris

## IDENTITÉ LATINO-AMÉRICAINE

Je tiens à vous dire combien j'ai été impressionnée par la vision cohérente que donnaient du phénomène complexe de la culture latino-américaine, cinq auteurs originaires de cinq pays différents de l'Amérique latine et qui, pourtant, se plaçaient chacun à des points de vue différents pour en étudier les diverses manifestations culturelles et artistiques. A la lecture de ces articles, j'ai été heureuse de voir que l'Amérique latine se libérait peu à peu des tendances et des complexes auxquels Fernandez-Moreno, Candido et Bareiro font allusion. L'Amérique latine est en marche vers la découverte de son

identité culturelle et de son essence propre, comme l'affirme Adoum dans ses excellentes considérations sur l'art plastique. Si, sur le plan social, Cuba a déjà ouvert le chemin, je reste persuadée que ce chemin s'ouvrira bientôt devant la culture et l'art latino-américains. Mes félicitations pour un numéro qui non seulement fournit une vue précise sur l'histoire de la culture latino-américaine, mais encore souligne les perspectives nouvelles qui s'offriront à la création artistique dès que la libération sociale de l'homme américain sera atteinte.

Maria-Luisa Calvo  
étudiante, Paris

## RACISME ET LIBERTÉ

Toutes mes félicitations pour le numéro de novembre 1971 « Contre le Racisme ». Tous les articles sont vraiment excellents. En tant que chrétien, je ne peux que condamner le racisme sous toutes ses formes, tant il est inhumain de penser que l'on puisse être différent devant Dieu et les hommes pour la seule couleur de sa peau.

A mon avis, tant que l'Afrique du Sud ne change pas la forme même de son gouvernement, par la reconnaissance des droits légitimes des autochtones, aucun pays du monde ne devrait maintenir ses relations avec ce pays qui est bien loin d'être un Etat libre. Je vous renouvelle toute ma considération et vous exhorte de continuer à dénoncer avec encore plus de vigueur le caractère inhumain de l'apartheid ».

Juan A. Trujillo  
Santiago de Cuba  
Cuba

## DU FAUX D'HIER AU VRAI D'AUJOURD'HUI

J'ai lu avec beaucoup d'intérêt les articles sur l'enquête au sujet de l'art moderne et du public (mars 1971) et votre numéro sur Angkor, très bien fait, avec d'admirables photos (décembre 1971). Peintre depuis 1920, j'ai acquis durement la compréhension de l'art moderne ; c'était difficile à l'époque, il y a fallu des années ; en province, expositions et documents manquaient. Qu'on ne s'étonne pas que l'homme de la rue, qui vit généralement dans des meubles d'imitation et ne va pas au musée, ait peine à entrer dans le jeu, si ce n'est, quelque peu, pour la décoration dont il dit : « Oui, pas mal ; c'est moderne. » L'art est le domaine d'une aristocratie de l'esprit. Le bon goût des civilisations traditionnelles étant maintenu par une élite spirituelle.

D'autre part, ne devrions-nous pas dire à nos augures de faire examen de conscience : êtes-vous si sûrs d'avoir toujours raison ? En cinquante ans, que de gloires un instant éclatantes ont disparu ! Et si parfois l'homme de la rue voyait juste ? Rappelons-nous du conte d'Andersen : l'enfant, seul, crie : « Le roi est nu ! » Je crains qu'il n'y ait actuellement beaucoup de rois nus qu'admirent des snobs.

Marc Aynard  
Aix-en-Provence, France

## Vient de paraître à l'Unesco

9<sup>e</sup> édition  
revue et  
augmentée

## Catalogue de reproductions de peintures antérieures à 1860



- Répertoire d'environ 1400 reproductions en couleurs de toiles de maîtres : une sélection internationale.
- Présentation intégrale en noir et blanc de chaque reproduction, avec dimensions, prix, nom de l'éditeur, etc.
- Textes en français, anglais et espagnol.

501 pages. Prix 38 F - £ 2.85 - \$ 9.50



## LA SCIENCE LES SAVANTS...

Albert Einstein  
Hannes Alfvén  
Glen T. Seaborg  
Djermen M. Gvishiani  
Solly Zuckermann  
Gerhard Herzberg  
Jean-Jacques Salomon  
A. S. Narvesen  
Alex Keynan  
Juan Salcedo Jr  
R. N. Robertson

Souscrire auprès des agents de vente (liste ci-dessous).

Ce numéro spécial : 10 F 80 p. \$ 2.50  
Abonnement annuel : 15 F £ 1.20 \$ 4  
Numéro simple : 5 F 40 p. \$ 1.20

Numéro double  
25<sup>e</sup> anniversaire  
de l'Unesco

# Impact

## Science et Société

Janvier-Juin 1972

## ET LES GOUVERNEMENTS

Fara Pahlavi  
*impératrice d'Iran*  
Salvador Allende Gossens  
*président du Chili*  
Luis Echeverría  
*président du Mexique*  
Yakubu Gowon  
*chef de l'État du Nigeria*  
Olof Palme  
*premier ministre de Suède*

# Pour vous abonner, vous réabonner et commander d'autres publications de l'Unesco

Vous pouvez commander les publications de l'Unesco chez tous les libraires ou en vous adressant directement à l'agent général (voir liste ci-dessous). Vous pouvez vous procurer, sur simple demande, les noms des agents généraux non inclus dans la liste. Les paiements peuvent être effectués dans la monnaie du pays. Les prix de l'abonnement annuel au « COURRIER DE L'UNESCO » sont mentionnés entre parenthèses, après les adresses des agents.

★

**ALBANIE.** N. Sh. Botimeve Naim Frasheri, Tirana. — **ALGÉRIE.** Institut pédagogique national, 11, rue Ali-Haddad, Alger. Société nationale d'édition et de diffusion (SNED), 3, bd Zirout Youcef, Alger. — **ALLEMAGNE.** Toutes les publications : Verlag Dokumentation, Postfach 148, Jaserstrasse 13, 8023 München-Pullach. Unesco Kurier (Édition allemande seulement) : Bahrenfelder Chaussee 160, Hamburg-Bahrenfeld, CCP 276650 (DM 16). — **AUTRICHE.** Verlag Georg Fromme et C<sup>e</sup>, Arbeitergasse 1-7, 1051 Vienne. — **BELGIQUE.** Jean De Lannoy, 112, rue du Trône, Bruxelles 5. CCP 3 380.00 (220 F belges). — **BRÉSIL.** Fundação Getúlio Vargas, Serviço de Publicações, Caixa postal 21120, Praia de Botafogo, 188, Rio de Janeiro, GB (Crs. 20). — **BULGARIE.** Hemus, Kantora Literatura, Bd. Rousky 6, Sofia. — **CAMEROUN.** Le Secrétaire général de la Commission nationale de la République fédérale du Cameroun pour l'Unesco B.P. No. 1 061, YAOUNDÉ. — **CANADA.** Information Canada, Ottawa (Ont.) (\$ 5.00). — **CHILI.** Editorial Universitaria S.A., casilla 10220, Santiago. — **RÉP. POP. DU CONGO.** Librairie populaire, B.P. 577, Brazzaville. — **CÔTE-D'IVOIRE.** Centre d'édition et de Diffusion africaines. Boîte Postale 4541, Abidjan-Plateau. — **DAHOMÉY.** Librairie nationale. B.P. 294, Porto Novo. — **DANEMARK.** Ejnar Munksgaard Ltd, 6, Norregade, 1165 Copenhagen K (D. Kr. 27 00). — **ÉGYPTE (RÉP. ARABE D').** National Centre for Unesco Publications, N° 1 Talaat Harb Street, Tahrir Square, Le Caire; Librairie Kasr El Nil, 3, rue Kasr El Nil, Le Caire. 1,350 L.E. — **ESPAGNE.** Toutes les publications y compris le Courrier : Ediciones Iberoamericanas, S.A., calle de Oñate, 15, Madrid 20; Distribución de Publicaciones del Consejo Superior de Investigaciones Científicas, Vitrubio 16, Madrid 6; Librería del Consejo Superior de Investigaciones Científicas, Erpícaicas, 15, Barcelona. Pour « le Courrier » seulement (260 pts) : Ediciones Liber, Apartado 17, Ondárroa (Vizcaya). — **ÉTATS-UNIS.** Unesco Publica-

tions Center, P.O. Box 433, New York N.Y. 10016 (\$ 5). — **FINLANDE.** Akateeminen Kirjakauppa, 2, Keskuskatu Helsinki. (Fmk 13,90). — **FRANCE.** Librairie Unesco, 7-9, place de Fontenoy, 75-Paris. C.C.P. 12.598-48. (F. 17). — **GRÈCE.** Librairie H. Kauffmann, 28, rue du Stade, Athènes. — Librairie Eleftheroudakis, Nikis, 4, Athènes. — **HAÏTI.** Librairie « A la Caravelle », 36, rue Roux, B.P. 111, Port-au-Prince. — **HAUTE-VOLTA.** Librairie Attie, B.P. 64, Ouagadougou. Librairie Catholique « Jeunesse d'Afrique », Ouagadougou. — **HONGRIE.** Akadémiai Könyvesbolt, Váci U. 22, Budapest, V. A.K.V. Könyvtársok Boltja, Népköztársaság 16, Budapest VI. — **INDE.** Orient Longman Ltd., Nicol Road, Ballard Estate, Bombay 1; 17 Chittaranjan Avenue, Calcutta 13. 36a Mount Road, Madras 2. Kanson House, 3/5 Asaf Ali Road, P.O. Box 386, Nouvelle-Delhi 1. Publications Section, Ministry of Education and Youth Services, 72 Theatre Communication Building, Connaught Place, Nouvelle-Delhi 1. Oxford Book and Stationery Co., 17 Park Street, Calcutta 16. Scindia House, Nouvelle-Delhi. — **IRAN.** Commission nationale iranienne pour l'Unesco, 1/154, av. Roosevelt, B.P. 1533, Téhéran. — **IRLANDE.** The National Press, 2 Wellington Road, Ballsbridge, Dublin 4. — **ISRAËL.** Emanuel Brown, formerly Blumstein's Bookstore; 35, Allenby Road and 48, Nachlat Benjamin Street, Tel-Aviv. Emanuel Brown 9, Shlomzion Hamalka Street, Jérusalem. 24 I.L. — **ITALIE.** Licosa, (Libreria Commissionaria Sansoni, S.p.A.) via Lamarmora, 45, Casella Postale 552, 50121 Florence. — **JAPON.** Maruzen Co Ltd., P.O. Box 5050, Tokyo International, 100-31 (Y1,440). — **RÉPUBLIQUE KHMÈRE.** Librairie Albert Portail, 14, avenue Bouloche, Phnom-Penh. — **LIBAN.** Librairie Antoine, A. Naouf et Frères, B.P. 656, Beyrouth. — **LUXEMBOURG.** Librairie Paul Bruck, 22, Grand-Rue, Luxembourg. — **MADAGASCAR.** Toutes les publications : Commission nationale de la République malgache, Ministère de l'éducation nationale, Tananarive. « Le Courrier » seulement : Service des œuvres post et péri-scolaires, Ministère de l'éducation nationale, Tananarive. — **MALI.** Librairie populaire du Mali, B.P. 28, Bamako. — **MAROC.** Librairie « Aux belles images », 281, avenue Mohammed V, Rabat. CCP 68-74. « Courrier de l'Unesco » : pour les membres du corps enseignant : Commission nationale marocaine pour l'Unesco 20, Zenkat Mourabitine, Rabat (C.C.P. 324-45). — **MARTINIQUE.** Librairie Félix Conseil, 11, rue Perrinon, For-de-France. — **MAURICE.** Nalanda Co. Ltd., 30, Bourbon Street Port-Louis — **MEXIQUE.** CILA (Centro inter-americano de Libros Académicos), Sullivan 31-Bis,

Mexico 4 D. F., Mexique. — **MONACO.** British Library, 30, boulevard des Moulins, Monte-Carlo. — **MOZAMBIQUE.** Salema & Carvalho Ltda., caixa Postal, 192, Beira. — **NIGER.** Librairie Mauclet B.P. 868, Niamey. — **NORVÈGE.** Toutes les publications : Joseph Grundt Tanum (Booksellers), Karl Johans Gate 41/43, Oslo 1. Pour « le Courrier » seulement : A.S. Narvesens, Litteratur-jeneste Box 6125 Oslo 6. (Kr 23,00). — **NOUVELLE-CALÉDONIE.** Reprex S.A.R.L., B.P. 1572, Nouméa. — **PAYS-BAS.** N.V. Martinus Nijhoff Lange Voorhout 9, La Haye (fl. 10). — **POLOGNE.** Toutes les publications : ORWN PAN, Palac Kultury i Nauki, Varsovie. Pour les périodiques seulement : « RUCH » ul. Wronia 23, Varsovie 10. — **PORTUGAL.** Dias & Andrade Ltda, Livraria Portugal, rua do Carmo, 70, Lisbonne (Esc.105). — **ROUMANIE.** I.C.E. Libri P.O.B. 134-135, 126 calea Victoriei, Bucarest. — **ROYAUME-UNI.** H.M. Stationery Office, P.O. Box 569, Londres S.E.1. (£1,30). — **SÉNÉGAL.** La Maison du livre, 13, av. Roume, B.P. 20-60, Dakar. Librairie ClairAfrique, B.P. 2005, Dakar; Librairie « Le Sénégal », B.P. 1594, Dakar. — **SUÈDE.** Toutes les publications : A/B C.E. Fritzes Kungl. Hovbtkhandel, Fredsgatan 2, Box 16356, 103 27 Stockholm, 16. Pour « le Courrier » seulement : Svenska FN-Forbundet, Vasagatan 15, IV, 10123 Stockholm 1 - Postgiro 184692 (Kr. 18). — **SUISSE.** Toutes les publications : Europa Verlag, 5, Ramistrasse, Zurich. C.C.P. Zurich VIII 2383. Payot, 6, rue Grenus 1211, Genève 11, C.C.P.-12.236 (Fs. 16). — **SYRIE.** Librairie Sayegh Immeuble Diab, rue du Parlement. B.P. 704, Damas. — **TCHÉCOSLOVAQUIE.** S.N.T.L., Spalena 51, Prague 1 (Exposition permanente); Zahranicni Literatura, 11 Soukenicka 4, Prague 1. Pour la Slovaquie seulement : Nakladatelstvo Alfa, Hurbanovo nam. 6, Bratislava. — **TOGO.** Librairie Evangélique, BP 378, Lomé; Librairie du Bon Pasteur, BP 1164, Lomé; Librairie Moderne, BP 777, Lomé. — **TUNISIE.** Société tunisienne de diffusion, 5, avenue de Carthage, Tunis. — **TURQUIE.** Librairie Hachette, 469 Istiklal Caddesi; Beyoglu, Istanbul. — **U.R.S.S.** Mezhdunarodnaja Kniga, Moscou, G-200. — **URUGUAY.** Editorial Losada Uruguay, S.A. Librería Losada, Maldonado, 1092, Colonia 1340, Montevideo. — **VIËT-NAM.** Librairie Papeterie Xuân-Thu, 185, 193, rue Tu-Do, B.P. 283, Saigon. — **YOUgoslavIE.** Jugoslovenska Knjiga, Terazije 27, Belgrade. Drzavna Zaluzba Slovenije, Mestni Trg. 26, Ljubljana. — **REP. DU ZAIRE.** La Librairie, Institut politique congolais. B.P. 2307, Kinshasa. Commission nationale de la République du Zaïre pour l'Unesco, Ministère de l'éducation nationale, Kinshasa.



Photo IBM-France, Paris

## DES LIVRES POUR TOUS

A chaque minute, chaque jour, un livre paraît dans le monde : près de 550 000 titres en un an, soit une production qui a plus que doublé en vingt ans. En fait, quatre titres sur cinq paraissent dans un très petit nombre de pays (voir page 12). L'Année Internationale du Livre 1972, avec sa devise « Des livres pour tous », veut que disparaisse le grave déséquilibre existant entre production et distribution mondiale des livres dans le monde. Ici, un imprimeur vérifie à la loupe la qualité d'une épreuve cellophanée pour impression en offset.